LA BONANTE

2021

revue de création littéraire

Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts, des lettres et du langage et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Hélène Leclerc

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés
© LA BONANTE 2021

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

Sans masque
Cynthia Harvey 7

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX
Flèches de feu
Mathieu Villeneuve.....13

DEUXIÈME PRIX
Un dernier karaoké avant la fin du monde
Carl-Keven Korb 14

TROISIÈME PRIX
Examen post-mortem
Alysée Lavallée-Imhof 15

MENTION HONORABLE
(1) *Mon n'amour n'est pas biodégradable*
Naomie St-Pierre 16

(2) *Hommes d'aluminium*
Mégan Guillemette 17

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX
Pêche
Julie-Anne Bégin 21

DEUXIÈME PRIX
L'érablière la plus nordique du Québec (en tout cas c'est ce qu'il prétend)
Mathieu Villeneuve.....25

TROISIÈME PRIX
Premier juillet
Alysée Lavallée-Imhof 29

MENTION HONORABLE
Les bottes
Isabelle Blier 32

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX
Plaisir givré
Olivier Lacalmontie 11

DEUXIÈME PRIX
Comme les choses peuvent changer rapidement parfois...
Johanne Bolduc 19

TROISIÈME PRIX
Splash
Ariane Maltais 45

MENTION HONORABLE
Plywood
Joëlle Gobeil 47

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

À la mémoire de Newton : Langage animal empreint d'humanité | Audrey Pépin 36
Agressilence | Emma Guérin 36
Chant de gorge | Véronique Villeneuve 36
Déchirement | Sylvie Marcoux 37
Départ imminent | Emma Westenberg 37
Garde mon appartement | Julie Boulianne 37
Le gaucho de la pampa | Janick Laberge 38
Les démons qui t'habitent | Éric Duguay 38
Mépris d'un humain toujours en retard | Ariane Maltais 38
Mirage | Mayane 39

Modulation | Yvan Giguère.....39
Mondialisation | Olivier Lacalmontie 39
Mots | Imène Benkalai 40
Nous sommes | Anne-Marie Morin-Labbé.....40
Nuit | Monique Pagé.....40
Ô blanc départ, flots éparpillés | Jean-Robert Gauthier 41
Petites lueurs bigarrées d'un vagabond | Valérie Blackburn 41
Poussière d'avril | Louise Lebel 41
Refaire surface | Amira Ben Rejeb 42
Sombre nombre d'ombres | Richard Martel 42
Sous le vent du fjord | François-Bernard Tremblay.....43
Super Grosse | Akakpo Gampene.....43

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

48 heures | Monique Pagé.....49
Chez soi partout |Amira Ben Rejeb.....51
Confinement | Ariane Villeneuve.....54
Dans le halo | Michèle Dumont.....58
Déboires amoureux | Ariane Maltais 60
Derrière ta porte | Gabrielle Simard 63
Fragments d'une solidaire solitude |Yvan Giguère 67
Humanité | Félix Tanguay 71
Le Breton | Janick Laberge.....73
Le confinement | Emmanuel Trotobas 76
« Les amants ne se rencontrent nulle part. Ils sont l'un dans l'autre, toujours. » | Audrey Girard 80
Les journaux | Keven Girard 83
L'esclandre | Olivier Lacalmontie 87
L'Étale | François-Bernard Tremblay.....90
Lettres à ton absence | Louise Lebel.....93
Lili | Julie Arseneault 97
Moi et mes fantasmagories| Johanne Bolduc..... 100
Renoncer au futur | Emma Westenberg 103
Retrouvailles | Mayane 105

CONCOURS DE NOUVELLES - PRIX LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN

MOT DU PRÉSIDENT 110

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

LAURÉAT
A64 | Charles Sagalane 111

MENTION SPÉCIALE
Gounod au balcon | Yvon Paré..... 114

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX
Du monde au balcon | Sébastien Gagnon 118

DEUXIÈME PRIX
Métempsychose | Annie-Claude Boily 122

TROISIÈME PRIX
L'écho des lames de fond | Sandy Sasseville..... 126

CATÉGORIE JEUNE ADULTE

PREMIER PRIX
Roseline | Johanie Bilodeau..... 129

DEUXIÈME PRIX
Bleu | Mélissa Savoie-Soulières..... 134

TROISIÈME PRIX
L'inconnue du balcon | Emma Guérin 136

PRÉSENTATION

SANS MASQUE

Cynthia Harvey

Je vous écris à l'écran, mais sans masque, pour vous présenter cet étrange numéro, fruit d'une longue année de confinement science-fictionnel. Si la distanciation physique est devenue notre mode de vie, après une année de conditionnement en zones rouge, orange, jaune ou verte, le sentiment d'inquiétante étrangeté persiste. L'obéissance aux règles sanitaires ne va pas sans une quête de sens et de résilience.

Comment vivrons-nous désormais? Pourrons-nous de nouveau nous serrer la main? Nous jetterons-nous dans les bras l'un de l'autre aussitôt vaccinés? Y a-t-il un vaccin contre la peur de l'autre? Le futur, comme l'amour, sont à réinventer. Heureusement, les écrivain.e.s et les artistes travaillent à concevoir l'avenir, à entretenir en nous le gout des mots, de la salive, du dialogue, de la vie. Les textes et les images de ce numéro apportent leur contribution à cet entrainement du cœur. Qu'ils puissent vous permettre un moment de rencontre sans écran et sans masque. Une contamination vivifiante. Les mots des autres, tel un vaccin contre les autres maux?

Cette année de confinement a également été une occasion de réflexion personnelle et professionnelle. Après douze ans à la direction de la revue, je vous annonce, non sans émotion, que le moment est venu de céder la barre. Est-ce la respiration prolongée sous le masque ou la brume dans mes lunettes qui me fait prendre cette décision? Peut-être. À bien y penser, c'est surtout la volonté de procurer un souffle neuf à la revue qui me pousse à confier la mission à quelqu'un d'autre. En attendant, je tiens à dire que je suis fière du chemin parcouru : de revue

artisanale confectionnée avec du papier 8 ½ x 11 plié, la revue a pris un virage professionnel au cours des dernières années. Nous avons souligné ensemble son 45e et son 50e anniversaires; nous avons découvert des écrivain.e.s désormais publié.e.s et célébré.e.s : Marie-Andrée Gill, Paul Kawczak, Carl Kevin Korb, Alexandra Tremblay et, bientôt, Sébastien Gagnon, Mélanie Minier et combien d'autres encore? Nous avons créé un concours des plus belles images, une page Facebook; nous avons établi un lien avec le Prix littéraire Damase-Potvin pour la publication des textes de leur concours. De plus, grâce à la contribution du personnel de la bibliothèque de l'UQAC, la revue sera bientôt entièrement numérisée, rendue disponible sur le site Internet, numéro par numéro, depuis sa création, afin d'assurer sa préservation et d'encourager sa diffusion, sans pour autant remplacer (je l'espère) l'édition papier, vivante et précieuse aux yeux de son lectorat.

Mes remerciements chaleureux au jury de cette édition pandémique de nos deux concours littéraires, mon collègue sympathique, le Pr Luc Vaillancourt, et l'écrivain et enseignant chevronné, M. Gabriel Marcoux-Chabot. Je remercie également les deux membres du concours des plus belles images, Mme Constanza Camelo et M. Marcel Marois, brillants artistes dont la sensibilité à la beauté des images a permis d'illuminer ce numéro.

Ma reconnaissance à la secrétaire de la revue, Mme Hélène Leclerc, qui a assuré la correspondance avec les participant.e.s, et suivi toutes les étapes de la production du numéro avec professionnalisme et entrain. Une mention spéciale à Mme Julie Arseneault qui a assuré la transition au secrétariat de la revue, avec sa bonne humeur contagieuse.

Je tiens à témoigner ma gratitude à la coordonnatrice de l'Association des Écrivain.e.s de la Sagamie et du Prix littéraire Damase-Potvin, Mme Céline Dion, ainsi qu'au président d'honneur de la 26e édition de ce concours, M. Hervé Bouchard, écrivain et fier citoyen de Jonquière. Les textes gagnants de ce concours de nouvelles ayant pour thème « Le balcon » sont

hébergés dans les pages de ce numéro, suivant les différentes catégories : les jeunes écrivain.e.s (18 à 30 ans), les moins jeunes (31 ans et +) et les écrivain.e.s professionnels. Balcon de théâtre, balcon de résidence de personnes âgées, balcon de Juliette? À vous de voir ce qu'a conçu l'imagination des participant.e.s au cours de cette année éprouvante à tous points de vue!

Enfin, merci à vous, écrivain.e.s en devenir ou affirmé.e.s, étudiantes et étudiants, qui participez à nos deux concours annuels. Votre présence dans ces pages est la raison d'être de *La Bonante*.

Je ne vous dis pas à l'année prochaine, mais je vous embrasse, sans masque et sans regret. Au plaisir de suivre l'évolution de la revue et des écrivain.e.s qui l'animent! Merci aux lectrices et lecteurs qui demandent la revue à leur librairie préférée!

Cynthia Harvey, professeure
(Responsable de la revue 2009-2021)

Premier prix
volet image

Olivier Lacalmontie, *Plaisir givré*

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

FLÈCHES DE FEU

MATHIEU VILLENEUVE, CHICOUTIMI

Attendre les premières pluies d'hiver pour que la neige croute, pour que les traces de raquettes disparaissent rapidement. Attendre un blizzard pour passer inaperçu. Lancer plusieurs flèches de feu dans le bois pourri de la maison de mes ancêtres. Regarder les flocons qui fondent dans l'air chaud des flammes. Repartir dans la tourbière, marcher jusqu'à la voiture. Ne plus jamais revenir.

Deuxième prix

Un dernier karaoké avant la fin du monde

Carl-Keven Korb, Montréal

exténuée de ciels trop grands la chorale des chiots hantés pratique ses gammes au bar du village coincé dans nos ventres

prions l'absence comme on arrache en attendant que les oiseaux rappliquent et entonnent leurs chants de honte

filles en bois masques rieurs montent le silence et mesurent la colère qui nous sépare

octobre en rappel on exige un sourire mon plus beau jamais plus je n'aurai de patience

Troisième prix

Examen post-mortem

Alysée Lavallée-Imhof, Chicoutimi

Du bout des doigts, dépecer ton corps morceau par morceau, mémoriser le tracé de la longue incision qui traverse ta poitrine et espérer lire l'avenir dans tes cuisses translucides, là où les sexes palpitent encore.

J'avance à tâtons dans le silence parce que les mots ne suffisent plus à raconter la tendresse des adieux.

Mention honorable (1)

Mon n'amour n'est pas biodégradable

Naomie St-Pierre, Chicoutimi

Je suis allée au supermarché
m'acheter un cœur.
J'ai gardé mon coupon au cas
où il serait défectueux.

Mention honorable (2)

Hommes d'aluminium

Mégan Guillemette, Jonquière

Saguenay, tu en as façonné des hommes
qui ne savent plus être personne
des silencieux, des bêtes que l'usine empoisonne
de ta matrice coulent des hommes d'aluminium

Deuxième prix
volet image

Johanne Bolduc

Comme les choses peuvent changer rapidement parfois…

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

Premier prix

Pêche

Julie-Anne Bégin, Chicoutimi

Si on lui demandait comment elle s'était retrouvée dans les vestiaires, à ce moment-là, elle dirait qu'elle ne se souvenait pas. Elle ne se souvenait pas pourquoi elle y était allée ni comment elle s'y était retrouvée en sous-vêtements, au milieu des casiers. Elle portait une culotte de dentelle rose étirée en certains endroits, et un soutien-gorge fin, sans support, qui dévoilait toute la forme de ses seins asymétriques. De cela, elle se souvenait très bien, car elle était restée longuement devant le miroir, à se regarder, à tenter de comprendre pourquoi personne ne voulait de ce corps ordinaire. Elle frissonnait. Elle aurait pu se tourner et récupérer ses vêtements déposés sur le banc derrière elle, ses vêtements amassés en une petite pile tout insignifiante, cette pile qui était comme une peau enroulée sur elle-même.

On lui demanderait pourquoi ses lèvres étaient fardées. Ce n'était pas du rouge, mais bien une couleur entre le rouge et le orange, une couleur fruitée, tirant sur le rose, qui donnait l'impression qu'elle avait mordu dans un fruit pulpeux, ou qu'elle s'était mordu les lèvres, encore et encore. Elles paraissaient enflées.

Oui, on le lui demanderait, et elle ne saurait quoi répondre. On lui demanderait, pourquoi vous êtes-vous maquillée? Il n'y avait aucune raison, pourtant. Elle dirait qu'elle ne savait pas. Par désœuvrement, peut-être. Encore une chose qu'elle ignorait. Était-elle certaine qu'elle n'avait pas plutôt voulu se *mettre belle* pour un rendez-vous? Pour plaire à quelqu'un? Elle dirait que non. Elle n'attendait personne, de même que personne ne l'attendait.

Sa bouche jurait dans son visage livide. Elle était là comme une blessure, comme les lèvres d'une plaie. Tout le sang de sa figure semblait s'être logé là, et pourtant ce n'était même pas du sang, c'était le maquillage, c'était artificiel. Une enflure, une contusion, une grosse ecchymose qui ne voulait pas révéler ce qui l'avait fait fleurir.

Attendait-elle les quatre visiteurs qui viendraient interrompre la contemplation de son corps? Était-ce un rendez-vous? Les quatre pensionnaires étaient entrés tranquillement; trois filles, un garçon. Eux, certainement, savaient qu'ils la trouveraient là.

Mais elle, le savait-elle?

Non, non, elle venait tout juste de leur dire. Pourquoi leur répétait-elle encore et encore cette question?

Mais alors, si non, pourquoi ne s'était-elle pas rhabillée? Pourquoi être restée figée? Bien sûr, elle n'avait pas eu besoin de se retourner pour savoir qui venait de l'interrompre. Le miroir le lui disait. On supposait qu'elle les avait regardés dans la glace, qu'elle les avait regardés approcher. Elle confirmerait qu'ils s'étaient arrêtés à quelques pas d'elle.

Donc, l'avaient-ils touchée? Elle dirait que non. Elle dirait qu'elle n'était plus certaine. Qu'elle avait cru sentir quelque chose, mais ce pouvait très bien être un courant d'air. Mais la brise est froide et les mains sont chaudes, lui rétorquerait-on. Non, mais non, les mains peuvent être froides, n'avez-vous jamais eu les mains froides? On ne daignerait pas lui répondre. Ça n'en valait pas la peine. Ce n'était pas le sujet.

On n'aurait pas le choix de voir les empreintes sur ses bras. Des traces de mains, comme si elle s'était serrée très fort pour se protéger du froid. L'angle ne permettait pas d'indiquer si on l'avait empoignée ou si elle s'était empoignée elle-même. Puisqu'elle avait dit ne pas être certaine qu'on l'avait touchée, on décida de croire que, à moitié nue, elle avait eu froid et avait voulu se frictionner, ou se protéger du regard de ceux qui étaient

entrés dans le vestiaire. Toujours est-il qu'elle ne s'était pas rhabillée comme le bon sens aurait voulu qu'elle le fasse.

Retour à l'essentiel : avait-elle reconnu les quatre visiteurs?

Confuse, elle énumérerait des noms. Elle hésiterait, dirait Camille plutôt que Célia, changerait Violette pour Violaine, confondrait Nolan pour Ryan, si bien qu'on ne saurait plus de qui elle parlait, on ne saurait plus si elle les connaissait réellement ou les prenait pour quelqu'un d'autre. Souvent, elle insisterait sur des rires de fille, sans être capable de les nommer; elle évoquerait une voix douce, douce, une voix de garçon. Cette voix lui avait fait beaucoup de mal. Ce à quoi on réagirait par un regard sceptique, sévère. Elle dirait, balbutiante, que la voix l'avait anesthésiée, endormie.

Alors, faisait-elle confiance à cette voix, oui ou non? Le garçon avait-il tenté de la rassurer? Par exemple, avait-il tendu les vêtements à elle, Enora, pour qu'elle les enfile et parte sans faire d'histoire? *Sans faire d'histoire*.

Ici, Enora se fâcherait. Elle dirait bien sûr, c'est ce que vous attendez de moi. Pauvre fille qui ne savait rien d'autre que *ne pas faire d'histoire*. Elle se taisait quand il aurait fallu crier.

Allons, allons, calmez-vous. Nous essayons seulement de comprendre.

Incapables de tirer une image claire de son histoire, ils lui demanderaient ce dont elle était absolument certaine. Ce qu'elle *savait* qu'il s'était produit, éventuellement quelque chose qu'ils pourraient vérifier.

Elle leur montrerait les traces sur ses bras, des bras très blancs et lisses, qui n'avaient pas dû avoir été touchés très souvent. Elle leur montrerait ses lèvres barbouillées, enflammées, chaudes, qui semblaient avoir été embrassées avec sauvagerie. Elle serait bien sûr incapable de leur montrer sa douleur. Si seulement elle

avait pu l'extraire de son cœur, de son corps, et la leur tendre, petite boule compacte au creux de sa paume.

C'était tout? Elle hocherait la tête, se réinstallerait sagement sur la chaise. L'entretien serait terminé. Dossier classé.

Enora était si floue, si floue, qu'on la prendrait pour un fantôme. Elle se confondait dans le mur derrière elle. Enora, Enora, le fantôme. Le rouge à lèvres compensait-il sa transparence? Était-ce comme un drap de tissu lancé sur l'invisible et qui lui permettrait de prendre forme?

Pour toutes ces raisons, quand Enora, frissonnante, meurtrie, cassée, se releva pour se rhabiller, se voyant à peine dans le miroir, elle décida qu'elle ne dirait rien. Elle apercevait à peine son reflet dans le miroir. Les mains écrites sur ses bras ne racontaient pas d'histoire.

Deuxième prix

L'érablière la plus nordique du Québec (en tout cas c'est ce qu'il prétend)

Mathieu Villeneuve, Chicoutimi

Roberto Brodeur, malgré son âge avancé, s'entêtait à recueillir l'eau d'érable de son petit domaine avec des seaux d'aluminium cabossés, polis par les décennies.

Selon les relevés topographiques, son érablière, exposée franc sud – il s'en faisait une fierté –, s'élevait à près de 400 mètres d'altitude et au-delà du 48e parallèle nord. Une seule butte, d'où on avait une vue à 360 degrés sur les environs, le séparait de la profonde vallée de la rivière Sainte-Marguerite. De l'autre côté, la Dent du Diable, sommet d'une grande beauté et pourtant peu fréquenté, servait de balise pour la frontière imaginaire qu'il conservait avec les Monts-Valin.

Roberto vivait seul dans l'étroite cabane en bois brut, rustique et mal isolée, qui lui servait de maison à l'année. Enfin, la plupart du temps il vivait seul, car il avait bien sûr dû subir des invasions intermittentes de mulots, de souris et d'écureuils. Un piège de son invention – un rouleau à pâte recouvert de beurre d'arachides installé au-dessus d'un large bassin d'eau, dans lequel les rongeurs se noyaient stupidement – attendait la prochaine bataille dans la shed à bois. Et les mouches, de tous les gabarits imaginables, lui tenaient compagnie pendant la saison chaude. À vrai dire, pendant l'hiver seulement il était tranquille, au bout de son impasse enneigée, oublié de ses congénères, cousins, neveux, enfants et voisins.

Il avait enfoui dans le passé, époque floue et intangible, le souvenir de ses ex-femmes – des sans-cœurs égoïstes –, ses enfants – des fendants qui ne l'avaient jamais respecté – et ses amis – la plupart encore en prison ou échoués au CHSLD. Seuls les tatouages répartis sur son corps ridé et fatigué, à l'encre à demi effacée par le temps, témoignaient des âges révolus de son existence : le nom de Denise, sa première femme, recouvert par un corbeau en 1977; un serpent enroulé autour d'une croix, dessiné au pénitencier de Roberval en 1983; une moto tracée à Orsainville en 1987.

En dépit de ses quintes de toux de plus en plus grasses, de ses renâclements persistants et du sang qui se mêlait souvent à son urine, il continuait de fumer son demi-paquet de cigarettes par jour. Un demi-paquet, depuis son premier cancer, c'était tout ce qu'il se permettait. Les cartoons étaient soigneusement comptés pour l'hiver, pour réduire les allers-retours à l'épicerie du village. La route de ski-doo qui menait jusqu'au niveau de la mer paraissait s'allonger à chaque fois qu'il l'empruntait.

Les riverains du lac en contrebas se figuraient peut-être qu'en raison de son mutisme obstiné, aucune pensée ne s'agitait dans son esprit. Pourtant, c'était tout le contraire : Brodeur ne cessait de ruminer le passé qu'il avait cherché à fuir toute sa vie et qui le traquait jusque dans les vieilles forêts boréales, dans le territoire des orignaux et des lynx. Les regrets, les remords, la culpabilité, la colère et la frustration irradiaient dans tout son corps, se mêlant jusqu'à se confondre en une sensation doucereuse, diffuse, qui aplanissait tous ses gestes. Aussi, lorsque les premiers signes de démence apparurent, il les reçut avec une sorte de soulagement. Sa mémoire s'effilochait comme un vieux torchon de catalogne et laissait voir, à travers les mailles lâches retenant les guenilles colorées et disparates, la teinte unique et toute-puissante du néant absolu.

Semaine après semaine, les membres de moins en moins confiants, il se destinait aux mêmes tâches qui l'occupaient depuis le début de son isolement : sélectionner et abattre les arbres morts, dangereux ou malades; débiter, fendre et corder le

bois; huiler et limer la scie à chaine; aiguiser le tranchant de sa hache et remplacer le manche de bois au besoin; remplir les mangeoires des oiseaux et les abreuvoirs des colibris; installer le piège à rongeurs et recueillir les corps morts; calfeutrer les trous des murs et les fentes des fenêtres chaque automne; déneiger la galerie avec la grande pelle et le toit avec la télescopique; plonger des chaudrons dans les bancs de neige et les poser sur le poêle pour produire de l'eau potable, y ajouter de la poudre vitaminée; réparer les antiques raquettes de babiche avec des tie-wraps; descendre au village avec le ski-doo et le traineau pour faire le plein de nourriture, d'huile et d'essence, avec le quatre-roues et la remorque les autres saisons. Son quotidien, dans la lente monotonie des jours de plus en plus gris, restait son seul ancrage au réel – un réel qu'il n'avait jamais réussi à comprendre.

Souvent, après une dure journée de travail, lorsqu'il conduisait la motoneige jusqu'au sommet de la colline au nord de son petit domaine, il apercevait de plus en plus souvent, au-dessus des territoires déserts et enneigés qui menaient aux Monts-Valin, près de la nouvelle mine dont il n'avait jamais entendu parler, des éclats de lumière étranges dans le ciel. Des boules de lumière dotées de mouvement. Il mettait ces visions sur la vieillesse qui affaiblissait sa vue et plongeait son esprit dans la brume.

Au printemps, l'eau d'érable s'écoula des arbres à une vitesse inimaginable, inondant les seaux d'aluminium que Roberto devait vider cinq fois par jour. Plus haut, beaucoup plus haut, autour de la vallée des Fantômes, les momies – bouleaux et merisiers sculptés dans le givre – perçaient leur écorce de glace pour expulser le trop-plein de sève qui battait dans leurs veines. Dans le silence des vieillards dont on a oublié l'existence, les momies des montagnes des dieux jouissaient en riant.

Roberto n'avait jamais vu une saison aussi prospère. Il ignorait d'ailleurs quoi faire de toute cette eau d'érable qu'il continuait de recueillir par dépit, sinon par désœuvrement. Une corde de bois entière ne suffit pas à faire bouillir tout le liquide sucré. Il vida presque sa shed à bois pour réussir à tout transformer en sirop, un sirop épais et visqueux, très foncé, presque noir en

vérité. Le garage à bouillir s'emplissait d'une vapeur lourde et entêtante, qui le plongeait dans un état second. Les bulles montaient à la surface de l'immense chaudière, éclatant avec un bruit mouillé, avant de se former à nouveau dans le bas de la chaudière, jusqu'à éclater de nouveau. Pendant des jours et des jours – il ne les comptait plus depuis longtemps –, le vieil ermite continua d'alimenter le feu du gros poêle de fonte.

À force d'oublier de boire et de manger convenablement, à force d'oublier ce qu'il était devenu, à force de mener cette existence de chien, il mourrait bientôt. Seul et isolé.

Il n'aurait jamais la chance de comprendre ce qu'étaient ces lumières étranges qui brillaient au sommet des Monts-Valin.

TROISIÈME PRIX

PREMIER JUILLET

ALYSÉE LAVALLÉE-IMHOF, CHICOUTIMI

Chaque jour, tourner en rond dans ma tête, suivre la courbe ovale de mon crâne presque dégarni, chercher mes angoisses aux quatre coins de l'appartement dans tous les angles morts, debout, à quatre pattes, en rampant, à bout de souffle, épuisée, faire les cent pas dans ma tête, peut-être plus vingt dans mon deux et demi, à longueur de journée, piétiner sur place jusqu'au constat d'infraction d'avoir troublé la paix des voisins d'en bas, jusqu'à m'étourdir, le vertige au bout du nez, ma vision périphérique comme un précipice devant les murs qui bougent, s'avancent et se referment sur moi.

*

Laisser la vaisselle moisir dans l'évier, les dates s'empiler les unes par-dessus les autres, m'ensevelir sous les heures, les minutes qui s'additionnent, s'accumulent, bientôt plus que le chatouillement des particules de poussière qui se déposent doucement sur ma peau.

*

Sentir mon corps engourdi qui s'imprime dans le matelas, les ressorts qui s'affaissent sous le poids du quotidien et gardent en mémoire les traces de la chorégraphie de nos corps ensommeillés, témoin de la routine qui se dessine à gros traits.

Du bout de l'index, tracer le contour du vide laissé par son départ.

*

Lentement, mon corps s'enfonce en exil quelque part entre le matelas et le drap contour, ma peau rongée par le tissu rêche,

me creuser des plaies de lit comme on creuse sa tombe. Mon lit de mort sent le parfum floral du détergent à lessive, mélangée aux effluves de son odeur, captive entre les draps, qui me colle à la peau, qui s'incruste dans mes pores. Les couches de crasse se forment comme autant de pelures pour me maintenir au chaud, à frotter en petits cercles avec la paume de la main jusqu'à sentir la pellicule se briser, se détacher en lambeaux et la résine rouler entre mes doigts.

*

La nuit, je me souviens de sa main ouverte, ses doigts fébriles qui avancent doucement sur ma peau, à la recherche de vertiges, glissent sur mes courbes, de mes hanches à mon ventre jusqu'à atteindre l'orée de mon nombril, tracé d'une topographie de l'intime pour débusquer le désir, mon corps qui se tend, l'épiderme à vif, aux aguets.

Du bout des doigts, refaire le chemin en sens inverse pour comprendre la morphologie du présent. Dans la censure de ma peau, répertorier mes creux, mes vides, mes manques.

*

Je pèle les heures, égraine les secondes, mange lentement le fruit de notre amour avant qu'il ne soit trop pourri. Ma langue lèche le jus qui coule entre mes doigts jusqu'à la plaie ouverte.

*

Écouter le ronronnement monotone des néons sans âme, compter les mouches mortes tombées sur le rebord de la fenêtre, m'arracher les cheveux, un à un, des filaments entre mes doigts qui glissent sur le carrelage de la salle de bain, les mesurer, les aligner en ordre croissant, du plus petit au plus grand.

Assise par terre, les fesses froides jusqu'au pointu des os, l'espoir de me tresser un tapis de poils.

*

Meubler le silence. Empiler les mots, les uns par-dessus les autres jusqu'à ce qu'un mur opaque se dresse entre nous, une cloison

insonorisée dans le deux et demie qui masque le son calfeutré des mots doux.

*

Éparpillé dans toutes les pièces, par petits bouts, par morceaux, comme autant d'indices, de signes, de pièces d'un casse-tête à collecter. En dresser l'inventaire : sa brosse à dent, son bas orphelin, l'empreinte de ses fesses rondes dans le creux du canapé, ses miettes de toast quelque part dans la faille entre le four et le comptoir, trop grand depuis le départ de la cafetière. Répertorier sa présence partout, cimentée dans le béton de l'immeuble, scellée par la mousse de polyuréthane, en plein cœur du *plex*, qui perfore mon corps-bunker, dernier refuge pour survivre à l'apocalypse de son absence, débusqué par les souvenirs-kamikazes qui s'infiltrent partout, discrets, comme autant de mines enfouies, de bombes à retardement, qui m'obligent à tanguer, tituber,

sauter sur un pied.

*

Je ferme mes paupières, tire les rideaux devant les fenêtres.

L'appartement laissé à l'abandon.

La maison est en ruine. Elle ne tient plus debout, elle menace de s'aplanir à la vue de l'été, plombée par les rayons du soleil. Il faut s'y résigner, la démolir malgré tous les souvenirs qu'elle abrite, à grands coups de gueule de pelle mécanique, arracher le toit, dépecer la carcasse, la raser et ériger un prisme rectangulaire de béton, coulé aux racines du sol.

Condos à louer.

Mention honorable

Les bottes

Isabelle Blier, Chicoutimi

L'averse vient de cesser et le ciel s'éclaircit. Elle va pouvoir jouer dehors. Sa maman lui répète de mettre ses bottes de pluie. Cette dernière sait trop que sa fille adore sauter dans les flaques. Elle promet de ne pas s'éloigner en fermant la porte.

Elle arrête de marcher et porte la main à sa bouche. Paniquée, elle se met à courir et à crier de toutes ses forces puis s'agenouille devant la petite botte de caoutchouc. Un camion passe lentement. Elle réalise à ce moment qu'elle est à genoux sur la chaussée détrempée.

La petite marche en suivant le son des grenouilles. Au printemps, le ruisseau se gonfle avec la fonte des neiges. La nature renait avec sa multitude de bestioles et autres choses à observer. Le terrain est vaste et ceinturé du chemin d'un côté et de l'autre d'un cours d'eau.

Le camionneur baisse sa vitre et lui demande si tout va bien. Les sanglots reprennent de plus belle. Sa réponse est inintelligible, mais l'homme perçoit les mots bébé, botte, disparue et se fait vite une idée de la situation. Il range son camion sur le côté, saisit son portable et compose le 9-1-1. Il aide ensuite la jeune mère dans ses recherches en attendant l'arrivée des policiers. Si la petite s'est fait frapper par une automobile, elle est peut-être tombée près du cours d'eau. Ils quittent la route pour se diriger vers le petit fossé qui borde le ruisseau. Rien. L'homme ne se laisse pas abattre et entraine la mère le long de la rive en direction d'une maison. Elle s'est un peu calmée et lui dit que c'est la leur, qu'elle appelait sa fille et comme elle n'obtenait pas

de réponse elle a décidé de marcher un peu pour voir… Et a vu sa petite botte.

Elle ne sait pas encore écrire, mais elle prend son calepin rouge dans sa poche et, comme son papa, trace un croquis de ce qu'elle voit. Un croquis! Un nouveau mot qu'il lui a appris. Une autre façon de dire un dessin, mais ça ressemble à croquette. Elle sourit. Le dessin achevé, elle remet son petit carnet à sa place pour ne pas le mouiller. Elle verra peut-être des têtards. Elle sait dessiner les têtards. Elle longe le ruisseau à l'affut du moindre son qui indiquerait la présence d'une créature. Elle s'émerveille devant la nature qui reprend vie. Elle est si jeune, chaque saison est comme une première fois. Elle s'approche du cours d'eau. Son pied glisse, mais elle réussit à garder son équilibre. Son petit cœur bat à toute allure. Elle a eu peur! Elle recule de quelques pas.

Le duo poursuit ses recherches. La jeune femme reste silencieuse. Elle ne pleure plus, mais l'homme sent toujours sa panique. Il souhaite que les policiers prennent vite le relais. Il est attendu. Ils entendent la sirène des secours au loin. Il pourra partir bientôt.

Elle soulève son pied, mais sa botte reste prise dans la glaise. Elle se retrouve pied nu; son bas est resté dedans. Elle tire dessus et un bruit de succion se fait entendre, mais la botte ne bouge pas. Elle essaie encore, puis abandonne, ayant trop peur de tomber à l'eau.

La voiture de police s'immobilise derrière le camion. Lorsque l'agent sort de son véhicule, la jeune mère se remet à pleurer. Elle est incapable de reprendre son souffle pour lui expliquer la situation. L'inconnu prend le relais. Le policier contacte le poste pour demander du renfort. Est-ce qu'elle a été victime d'un chauffard ou pire, a été kidnappée? Il ne formule pas ses craintes à voix haute de peur de troubler la mère plus qu'elle ne l'est déjà. Le peu d'expérience qu'il a acquis lui a appris qu'il vaut mieux parler moins et agir plus. Il s'approche du cours d'eau, déplace

des branches et les herbes hautes à peine libérées de la glace et de la neige. Le terrain est assez étendu et détourne le cours d'eau de la route. Il continue son examen des lieux, mais cette fois, vers la maison. Il se fraye un chemin et regarde où il pose les pieds pour ne pas glisser. À quelques mètres à peine, il voit la deuxième botte, emprisonnée dans la vase. Il n'y touche pas, regarde aux alentours s'il y a des traces. Il y en a, mais elles ne sont probablement pas toutes celles de la fillette. Même en limitant l'accès aux lieux pour investiguer en profondeur, ce serait chercher une aiguille dans une botte de foin. Il concentre son énergie sur le ruisseau. Le courant est plutôt faible alors si elle y est tombée, son corps n'aura pas eu le temps de dériver trop loin. En été, c'est certainement peu profond, mais avec les crues printanières, la plus petite rigole prend des allures de fleuve. Il remonte vers sa voiture pour réclamer l'aide des plongeurs.

« Ma botte! J'ai perdu ma botte! Maman sera en colère, elles sont toutes neuves… »

Le policier, concentré dans ses recherches, n'a pas entendu arriver la patrouilleuse venue l'assister. En policière d'expérience, elle a pris la déposition de la mère avant d'aller le retrouver. Ils s'éloignent et il lui fait part de sa découverte. La petite est possiblement tombée à l'eau. La policière écoute son collègue avec attention. Elle trouve que quelque chose cloche. Pourquoi y a-t-il une botte aux abords du cours d'eau et une autre sur l'accotement?

Marcher avec une seule botte est vraiment inconfortable. Fatiguée de claudiquer, l'enfant décide de se débarrasser de l'autre. D'un coup de pied, elle l'envoie valser sur la route. Elle retourne ensuite chez elle pour raconter son aventure à sa maman. Elle ne la trouve nulle part. Personne ne répond à ses appels. Comme le soleil est haut, la terrasse lui semble le meilleur endroit où l'attendre. La fillette s'installe sur un des fauteuils extérieurs. Son expédition a raison d'elle. Ces quelques heures au grand air l'ont fatiguée et elle s'assoupit.

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

À la mémoire de Newton : langage animal empreint d'humanité

Audrey Pépin, Jonquière

Les humains ont tant de mots pour parler, mais si peu de parole
Hypocrisie, trahison, insultes, voilà à quoi leur servent ces mots : à créer des maux
Les ani-maux n'ont pas de mots pour s'exprimer, mais leur regard est une boussole
Qui guide notre cœur à travers la tempête humaine dans la promesse d'une fidélité sans maux

Agressilence

Emma Guérin, Métabetchouan-Lac-à-la-Croix

T'as un secret dans ta poche,
Comme un décret qu'on chuchote,
La cloison qu'on sabote,
Y'a du poison dans ma grotte.

Chant de gorge

Véronique Villeneuve, Chicoutimi

Elles se regardent souriantes, le chant psalmodié dans le souffle de l'autre.
Une voix se rappelle l'avancée de l'iceberg dans les anciens lits du continent, l'autre remonte les traces des contrées perdues.
À gorges déployées au rythme de palimpsestes de coutumes ancestrales.
Dans la joie, une voix s'éteint et se souvient de ce qu'il faut pour traverser l'hiver à jamais.

Déchirement

Sylvie Marcoux, Jonquière

Le moment de rupture qui s'étire lui donne envie de partir
Elle a chaud, hésite
De peur que ça lui coute la peau des fesses
Sur la cuirette du tabouret

Départ imminent

Emma Westenberg, Westmount

Maman, papa, je pars à la rencontre de moi-même
Grand choc, Montréal est une ville parfaite
Développement restreint, la découverte attend
Corps chauds, flaque de larmes, je monte à bord de la 747

Garde mon appartement

Julie Boulianne, La Baie

Garde mon appartement, avait tranché Sarah avant son tour du monde.
Sur le balcon, Paul faillit vomir en humant l'odeur âcre émanant des vidanges du voisin, loin de sa campagne, la ville l'avala.
Du 7e étage, sortir les poubelles était une corvée, mais il y avait des limites.
Épiant par la cloison mitoyenne, rempli d'effroi, Paul la reconnut; les yeux fixes, les cheveux défaits baignant dans une flaque visqueuse.

Le gaucho de la pampa

Janick Laberge, Beaupré

Homme simplique mais rudesque, maladroiteux mais bravesque, le gaucho n'a pas froid aux organes de la vision! En fin de journée d'errage, le gaucho ne tarde pas à retrouver sa gaucha, pour gauchatouiller et gauchahuter sa belle. Dans un grand gaucharivari, les deux tourtaureaux vont se vautrer sur la table et dans la chair. Bientôt la gaucha, sous l'effet des boissons contrefaçonnées, se retrouvera sotte comme une boule!

Les démons qui t'habitent

Éric Duguay, Québec

Les démons qui t'habitent te terroriseront à jamais
Ne te laisse point piétiner; sens-toi fort
Les anges qui t'habitent te louangeront à jamais
Ne te laisse guère illusionner; sens-toi fier

Mépris d'un humain toujours en retard

Ariane Maltais, Alma

« Tic-tac… » Son de mon ennemi. Le temps. Concept abstrait qui m'échappe toujours et encore. Tu t'allonges le temps d'une éternité et tu t'égraines l'espace d'une seconde. C'est à cause de toi que je n'ai pas le temps, que je manque de temps et même que j'ai du temps à perdre. Que je te déteste foutu temps.

Mirage

Mayane, Québec

Villes lumineuses
Qui brillent de mille feux
Pourtant pas le reflet
D'un monde heureux

Modulation

Yvan Giguère, Saguenay

La nuit jazzée dans une fine clarté sidérale
L'aurore en attente sous les draps vibratos
La musique joue le souffle des accords
De deux corps sur la portée des mots.

Mondialisation

Olivier Lacalmontie, Montréal

Un touriste allemand tend ses articles affublés du logo d'une multinationale suisse à un commerçant chinois dans cet archipel au large du Sénégal. Il règle ses achats en dollars américains et le remercie en portugais, le tout sans quitter des yeux son téléphone intelligent de marque coréenne fabriqué au Vietnam qui diffuse la dernière saison d'une série espagnole.

Mots

Imène Benkalai, Chicoutimi

Meurtriers surins,
Ombres obscures,
Triste brisure,
Solitaire chagrin.

Nous sommes

Anne-Marie Morin-Labbé, Sherbrooke

Nous sommes.
Voilà pourquoi nous continuerons à marcher
sur les barbelés avec notre chair d'escargot
pour toute arrogance.

Nuit

Monique Pagé, Mont-Saint-Hilaire

la nuit tombe dans mon corps
la valse reprend mon sang tourne tourne
au seuil d'un...

à pic je coule sur ta falaise

Ô BLANC DÉPART, FLOTS ÉPARPILLÉS
JEAN-ROBERT GAUTHIER, CHICOUTIMI

Voraces auspices; sacrifice rapace
Le joug des jours absents blesse des bribes de temps jalousement enjolivées
À jamais ma contrée scarifiée d'un oubli latent en toile de fond, profonde cale
Ô mais que n'ai-je pu? que me suis-je fait?

PETITES LUEURS BIGARRÉES D'UN VAGABOND
VALÉRIE BLACKBURN, CHICOUTIMI

petites lueurs bigarrées d'un vagabond
mes doigts noircis du relent de mes mots bric-à-brac
fredonnent entre eux des claquements de papier poreux
le temps se fige enpetitesimagescollées
se traficotant des métaphores à ton sourire crépusculaire

POUSSIÈRE D'AVRIL
LOUISE LEBEL, QUÉBEC

Poussière d'avril
Endormie au coin de l'œil
Ne verras-tu jamais
La perle que tu y as laissée

Refaire surface

Amira Ben Rejeb, Chicoutimi

Trempée, jusqu'au cœur : vidée,
Peau fripée, pores dilatés.
Aucune trace du passé,
L'encre des photos déchirées fuit en rivières bleutées.
Demain, au loin, elle réapparaitra.

Indifférente, douce, fragile et dangereuse.
Elle apprit à nager, contre son gré…
Parce qu'elle a regardé droit dans les yeux jaunes
de l'hypocrite sourire de trahison.
D'un « compagnon des ténèbres », elle triomphera…
Et toujours, elle survivra.

Sombre nombre d'ombres

Richard Martel, Chicoutimi-Nord

Sorti directement de la profonde heure habit sale de
l'obscurantisme
Suivant la trace du chaos, acharné par son militantisme
Façade nocturne estompée par la noire sœur
Au pas cité, opacité de nous-même, nous ne ferons
qu'un sans lumière

Sous le vent du fjord
Francois-Bernard Tremblay, Alma

Clarté fiévreuse charmant les flots
La lune me danse un slow
Les soirs où le vent flirte avec l'onde
Effleure ma peau

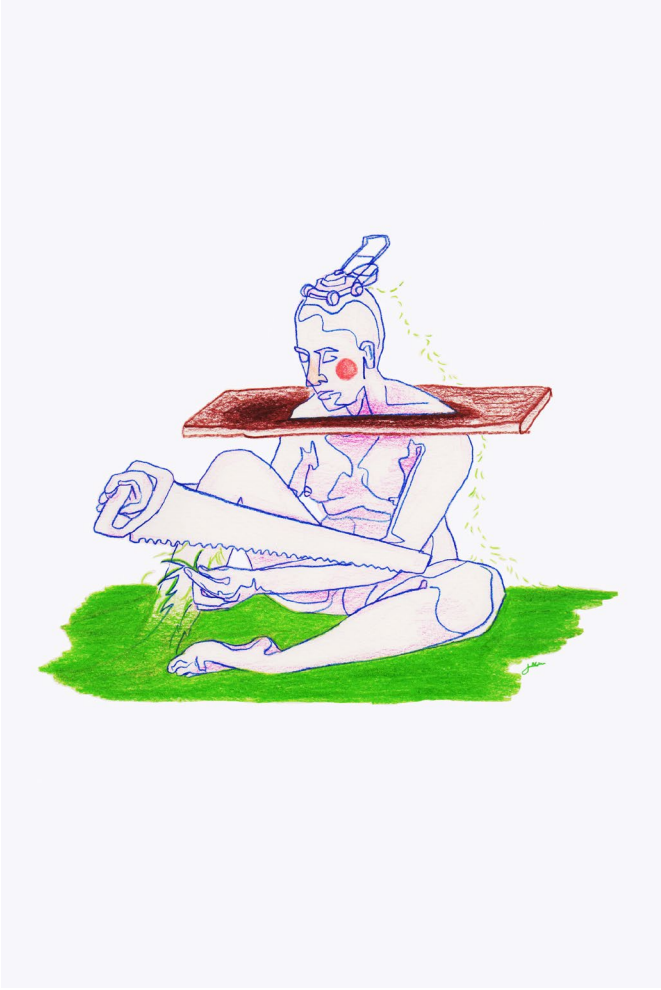
Super Grosse
Akakpo Gampene, Montréal

Finement rebaptisée Super Grosse, Sarah Grace ploie sous le poids du regard réprobateur de son entourage. Résolue à prendre un nouveau départ, elle entreprend de se délester de tout ce qui la rend grosse. Soulagée, elle se débarrassa en premier lieu de sa balance puis saisit cette occasion pour se séparer de toutes ses relations toxiques. Depuis elle se sent beaucoup plus légère.

Troisième prix
Volet image

Ariane Maltais, *Splash*

Mention honorable
volet image



Joëlle Gobeil, *Plywood*

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

48 HEURES

MONIQUE PAGÉ, MONT SAINT-HILAIRE

Moment 1, éclair

La beauté du verre réside dans sa transparence. Tranchante telle la clarté du jour après l'orage.
Clac!
L'éclat de verre entaille mon annulaire gauche.
En un éclair, je vois un tendon blanc dans une ouverture qui s'agrandit sous la rétraction des tissus et un petit bout blanchâtre ébréché comme un fil qui a perdu tout contact.
Le feu jaillit cachant l'horizon un long instant, puis ma chair verse enfin ses larmes rouges.
Sur le plancher,
Piétiné de pas désorientés.
Dans mon dos, une vague chaude déferle, puis la sueur glacée ne sait dans quelle direction couler. Je tangue. Je me parle comme on parle à une amie au bord de la panique. Ce n'est rien, reste calme, tout peut être réparé.
L'essence est consumée : vingt kilomètres, une impasse, un détour et enfin la barrière de l'urgence s'élève.
Alors les heures ont ralenti, ralenti. Blafardes.
J'ai uni mon silence à celui d'inconnus qui m'ont reconnue comme une des leurs.
Et nous avons attendu, attendu — ensemble — la magie des scalpels et des drogues.
Diagnostic, nerf digital sectionné, direction chirurgie d'un jour pour la réparation.

Moment 2, chirurgie

Draps propres, draps chauds : deux piles en attente. Et un immense sac— flasque pour le moment — pour les draps souillés.

Un tensiomètre roule d'une pression trop haute à une dépression latente. Des antidouleurs, sacs de glace et même du dilaudib circulent entre les draps.

Un patient – anesthésie dilapidée et voix affaiblie – interroge sa tige métallique désormais jumelée à son tibia pour le meilleur et pour le pire.
J'observe mes comparses d'un jour, presque honteuse d'être si peu impactée par mon malheur. Une seule question me taraude : quand?
La salle se vide peu à peu. À sept heures du soir, nous ne sommes plus que les trois patients arrivés depuis l'urgence le jour même. À notre tour, me dis-je.

Espoir interrompu par une nouvelle consigne : obligation d'un test pour détecter la Covid-19. Trois tests en file indienne et salut, vous revenez demain.

Dès notre retour, deux questions nous taraudent : quand? Lequel de nous?
Mon tour vient à dix heures du soir. Après l'intervention, je n'ai ni faim ni soif, juste un gros mal de tête. J'avale jello et jus de pomme, ce qui rassure l'infirmier aux petits soins pour sa dernière patiente.

Moment 3, retour

Me voici, ce matin, de retour chez moi sous la danse des guêpes. Elles vrombissent au soleil, ces païennes sans âge et sans discrétion.

J'allonge mes pattes de mouche sous leurs ailes fébriles : je raconte nos retrouvailles.

Nous voici dans la marche du soleil, à nouveau réunies bien à l'abri — moi sous l'avancée du toit et elles, dans les ténèbres de la corniche —, à l'abri de rien du tout.

Chez soi partout

Amira Ben Rejeb, Chicoutimi

Lâcher prise sur les choses et les gens. Accepter ce qui vient et faire le deuil de ce qui s'en va. L'enterrer et ne pas lui dresser de statue! Retrouver ce qui en moi crée ce désordre et ce manque de soi. Car s'il y a l'estime de soi et le manque de confiance, personne n'a encore trouvé de nom à ce sentiment de perte entre les deux, si poreux, d'où s'échappe tout notre être et qui laisse un creux dans le ventre. Le manque de soi, peut-être?

Un sentiment de vertige entre ce qu'on fait et ce qu'on veut être, un sentiment échoïque qui nous fait chavirer en entendant les voix par lesquelles on a jadis été bercés ou trompés. On le reconnait dès le matin, ce méchant sentiment de manque de soi. Quand on est là, les yeux mi-clos et qui déjà veulent pleurer, sans cauchemar et sans raison. L'esprit las, seul et abandonné qui ne sait plus raisonner et ni ne sait quoi en penser tant on l'a rempli d'autres pensées.

Cinq secondes, parfois dix, suffisent pour que le supplice se poursuive. Elles suffisent pour me confirmer qu'en moi il y a des bouts qui manquent, il y a tout l'être qui fuit et s'évapore… Il apparaitra au loin, comme l'aurait pensé Auguste Blanqui. Mais il me faut ces quelques secondes pour redémarrer la mémoire d'être ce que je fus jadis ici, me remettre en place, maquiller les bouts qui ont jauni. Les noms et chiffres accumulés pêle-mêle avec toutes ces informations pâlies. Je me dicte machinalement qui je suis : mon nom, ma famille, mon âge. Combien de temps s'est écoulé depuis que je le fais. Je ne le saurais dire.

Et cette chambre que je considère comme mon rivage, que je dois aimer encore puisque j'y suis née, parce que ma mère y est née, parce que je dois conserver un amour hérité.

Par ici tout s'hérite, même l'amour et les émois. Je me réveille depuis quelque temps ainsi, avec ce sentiment de « manque de

soi », une éternité de silence engloutie sous des couches de neige sourde, loin du vacarme de ma ville polluée et corrompue jusqu'aux os.

Ce vacarme routinier fait par les voix de tous âges qui s'entrechoquent, le vacarme pourtant si doux, au dialecte familier.

Je tâte ma peau et me retrouve. L'espace d'un instant insaisissable. Puis, plus rien. Je me retrouve encore sans âme. Je ferme les yeux et la cherche en moi. Sans les mains, sans la peau qui ment. Les muses avec mes démons m'ont désertée… sans mot dire. Et sur la table, elles ont laissé des fragments infinis qu'il me faudra regrouper, recoller, réécrire, sans m'essouffler.

Un vide insurmontable et pourtant, comme Prométhée, il me faudra continuer à le meubler.
Depuis quand je m'attèle à réchauffer le vide?
Je ne le sais. Six ans, peut-être cinq?

Ces rideaux or jaunes en organza qui reflètent le soleil chaque matin,
Et avec ses rayons, la cruauté de devoir se lever en ce monde que j'ai déjà quitté, où je n'arrive plus à me retrouver, me percent jusqu'aux poumons.

Ma plus grande gloire entre ces murs est de déceler çà et là des bouts de moi dans d'autres regards, les collecter et espérer fonder mon puzzle identitaire, avant de perdre très vite la personne qui me fonde.

Un réveil cruel.

Une chambre engorgée du principe masculin comme pour me rappeler son absence vivace. Une massive bibliothèque en bois, lui aussi massif, le tout me pèse!

Un divan-lit et une table basse en chêne, une salle à manger avec six chaises vides, toujours aussi vides, même quand des personnes s'y posent. Ils me sont étrangers.

Six chaises que j'ai pris la manie de compter chaque matin, d'en tâter les bords, et avec mon regard, cherchant à s'agripper à une présence, à les remplir dans l'ordre :
Deux en chefs-de-table, et quatre des deux côtés de la table qui se font face. Ils rient en mangeant ou mangent en riant. Au diable le savoir-être et l'étiquette.

Seulement voilà, depuis que tu n'es plus là il n'y a plus d'occasions pour remplir cette table.
On n'est plus que trois, amputées d'un membre.

Ce matin, je ne compterai plus ici, je m'envole loin.
Je laisse ma chaise vide, et au diable celui qui la volera.

Confinement

Ariane Villeneuve, Alma

Les heures passent. Le temps est interminable. Des concepts connus qui n'ont jamais été aussi vrais que maintenant. Maintenant que notre temps nous est donné, qu'il est pratiquement arrêté, nous nous rendons compte que nous ne savons pas comment l'utiliser. Que pouvons-nous en faire? Nous demandons depuis si longtemps cette pause, ce répit, mais pourquoi se présentent-ils? Nous n'y étions pas préparés, un temps d'arrêt ça s'organise, ça se prévoit. Comment gérer la stagnation dans un monde effréné? Comment peut-on accepter qu'il n'y ait rien alors que nous voulons toujours tout? Nous regardons autour à la recherche de réponses, à la quête d'une illumination soudaine. Pour certains elle viendra, cette idée, cette inspiration inopinée, cette motivation oubliée.

En fait, je suis extrêmement impressionnée par ces personnes qui rentabilisent ce temps. C'est fascinant de les voir avancer dans un déni jovial. Rien ne semble les arrêter ou les décourager et c'est beau à voir aller. Vraiment j'en suis presque jalouse. Le paresseux qui se met à l'entrainement, le rancunier qui se réconcilie avec les gens, le pessimiste qui se rallie dans un mouvement de solidarité ou encore l'impatient qui prend du temps pour lui. Décidément c'est un moment étrange, imprévisible et singulier. Pourtant, j'en viens à ne plus être surprise de rien et il ne faut pas oublier, il n'y a qu'une chose à se répéter : ça va bien aller! Mais c'est bien vrai à quoi bon s'en faire pour des projets annulés, ça va bien aller! À quoi bon s'en faire pour des découvertes du monde repoussées, ça va bien aller! À quoi bon s'en faire pour des chèques retardés, ça va bien aller!

Comment peux-tu te préoccuper de tes propres vanités quand des personnes laissent leur vie, affrontent les dangers latents, se rendent au front sans se poser de questions. Ta petite existence n'en est qu'une parmi tant d'autres, c'est l'occasion de te trouver un but, un objectif, une passion, de te découvrir. Pourquoi tu

ne lirais pas ce roman poussiéreux qui traine depuis si longtemps ou encore tu n'essayerais pas ces recettes que tu as envie de faire. Profite de cette période pour écrire ce livre inachevé que tu rêves tant de publier et ces poèmes que tu souhaites retravailler. C'est le bon moment pour ressortir les toiles et les pinceaux, les feuilles et les crayons, la laine et les aiguilles. Les opportunités sont infinies, seule l'imagination est la véritable barrière.

Tout est possible, tout est permis, mais comment se laisser aller quand les maux sont plus profonds? Quand ils ne peuvent être guéris par distraction virtuelle ou illusoire? Quand la solitude nous prend à l'âme et s'y agrippe tel un fauve impitoyable. La compagnie via un écran ne peut remplacer celle d'une présence charnelle. Je tente de me distraire comme je peux, je me le dois. Je me dois de prendre ce temps pour prendre le temps. Mais qu'en est-il quand il y a déjà bien trop longtemps qu'on attend? Lorsque la seule idée de cette solitude prolongée nous asphyxie, nous démantèle à petit feu. Tu n'as pas le choix de t'y résigner, tu dois meubler ce creux. Te rendre sur cette application révolutionnaire est inéluctable. Que peux-tu faire d'autre que d'essayer de te distraire de toute façon? Balayer l'écran, à gauche, à droite, ce n'est pas si difficile. Le concept est simple, l'utilisation est facile. Pourquoi ne pas croire au miracle, ne sait-on jamais? Se promener de façon désillusionnée dans un arrière-plan d'espoir. Comme c'est incroyable, en ces temps incertains, de réclusion et de claustration quoi de mieux que de voyager gratuitement aux quatre coins du globe, regarder ce que le monde a à offrir, ailleurs. L'Italie, la Californie, la Norvège et pourquoi pas, l'Angleterre. Balaie l'écran à gauche, toujours, à droite, rarement. Reviens dans ta région natale, ça ne sert à rien de continuer à perdre ce temps précieux qui est là pour rester.

Oh une alerte. Des lunettes rondes, c'est toujours gagnant, des photos de nourriture, ça me rejoint. Un message envoyé, de l'anglais. J'aime bien, la pratique, pourquoi pas. La discussion coule, étonnamment. L'intérêt s'accroit, immanquablement. Jour après jour, des bonjours, des discussions, à croire qu'il est possible de trouver du positif dans cette période trouble. Un ami, un confident, un prétendant. Je crois bien être en train de

m'attacher, étonnamment. Des jolis mots, des compliments, des blagues, de l'attachement. De l'intérêt, certain, de l'avenir, indiscernable. Toujours présent dans mes pensées, dans mes paroles, beaucoup, trop. Une semaine, un mois, quatre mois, toujours là. D'autres tentent de se frayer un chemin, en vain. C'est étrange pourtant, tu es si près, mais, en fait, tu es si loin. Une heure, en fait, nous sépare vraiment. J'essaie de ne pas m'y attarder, rester dans mon enchantement et faire abstraction de ce léger détail.

Pourquoi lui accorder tant d'importance alors qu'il est omniprésent. Suis-je vraiment capable de l'ignorer? Ce n'est pas justement ce qui rend la chose excitante, ce qui me permet de continuer? Pourquoi ne pas se concentrer sur les bons côtés, le positif, ces notions qui m'échappent toujours autant. Parfois je rêve à toi. Je parle toujours trop, je le sais, tu écoutes toujours, pourtant. Souvent c'est difficile de se comprendre à travers cet écran pernicieux. Ça me surprend de constater à quel point nous sommes patients, persévérants. Poussons-nous l'histoire qui n'est pas débutée par distraction, par habitude, par ennui? Je ferme les yeux, je vois cette rencontre, des masques évidemment, un aéroport, une accolade tant attendue. J'en ai envie, mais je redoute. Combien de fois les choses se déroulent-elles exactement comme nous nous imaginons? Trop peu hélas… Mais je continue d'espérer, malgré moi, d'imaginer ces cheveux longs, cet accent qui me chatouille l'âme, ces mots inconnus qui me ravissent le cœur. Cet exotisme est aguichant, j'en suis quelque peu prisonnière. Cesse de fabuler, tu sais bien que c'est une utopie. Mais tu te plais dans ce fantasme qui est le tien. Que sais-je faire d'autre de toute façon que de me perdre dans mes illusions à répétition. La réalité est trop incertaine, angoissante.

Je m'attriste lorsque ta réponse ne vient pas, lorsque le silence s'installe un instant et je sais que tu aimerais que nos appels soient plus récurrents. Mais je suis terrifiée par ce qui nous attend vraiment et j'ai si peur qu'une indifférence s'installe complètement. Plusieurs détails me titillent en vérité, mais me poussent à continuer. Je sais que nous n'avons rien à prouver aux autres, mais comme j'aimerais leur montrer leur ignorance

désavouée. Est-ce vraiment une coïncidence de s'être trouvés durant un si petit laps de temps au même moment, au même endroit qui pourtant est bien loin de chez toi et bien loin de chez moi. Nous aurions peut-être dû cesser de nous écrire, de nous appeler bien avant. J'ai été envoutée par cette découverte des cultures, des langues. J'essaie d'apprendre la tienne, tant bien que mal. Elle me fascine, tout comme toi, mais elle n'est pas facile à déchiffrer. J'en veux à cette période pour nous être trouvés, mais pour nous empêcher de nous rencontrer. Je ne peux pas venir, c'est trop risqué. C'est un pays dangereux, le Brésil.

Dans le halo

Michèle Dumont, Québec

dans le halo tout à coup
de ma valise ouverte
un clapotis se mire là où le tas s'empile
de tessons insoutenables

broyée sous tes molaires soyeuses
ma tête dégorge ses recoins
mon ventre moud ses grêlons
et dans l'esquif des rafales
le poids de mes épaules s'entête
(encore)
à relever nos ruisseaux

échancrée dans mes ornières
j'épie
l'avarie des silences
nos écrous qui s'isolent

depuis les blasphèmes ton dédain m'évacue
je me dévale sous des eaux qui m'ignorent
transporte sur mon dos tes promesses qui parlent
la langue déchirante d'un cri retenu
je t'en prie ne ferme pas la télé
je ne sais plus comment exsuder mes révérences

calfeutrée entre lucarne et débris
je ne reconnais ni ta colère
ni le pas de mes échappées
demain le bruit de mes fatigues
couinera sous mes chairs rabouties

quand la grume d'œdème crépite dans mon œil
mes pantoufles de vair tirent la langue
car là où ta main dérive
les effluves tombent dru

penchée à ras bord j'agripperai dans peu
les barreaux de ma couette
j'engourdirai d'un *ouin ouin*
la nuque du câlin
qui habillera le crime

recousue dans le halo
de ma valise ouverte
j'escorterai enfin l'heure
où les cigales vacillent

Déboires amoureux

Ariane Maltais, Alma

23:56, un vendredi soir, dans mon lit, les pieds gelés, mais complètement à jeun. L'échec d'une fille de 17 ans qui tente de rentrer au bar et qui se fait gentiment retourner de bord. Gentiment, ici, est bien évidemment un euphémisme. Nous nous entendrons que je dormirai avec un soupçon de honte bien mérité. Ce fut une fin de merde en fait. Se faire dropper par du monde que je connais à peine à l'entrée du bar. Pour revenir à pied chez moi en défoulant ma colère sur les mottes de neige qui trainaient par terre. Somme toute, ce fut une belle fin de merde. Puisque je pourrai profiter du confort de mes couvertures, de leur chaleur enveloppante ainsi que de la moelleur de mes oreillers. Merci la vie pour cette honteuse fin qui me permet d'avoir trois heures de sommeil de plus pour dormir. Oui. Je travaille demain.

6:25, mon réveil sonne. L'espace d'un instant, j'espère que mon cerveau a effacé mon échec d'hier. Mais non. Ma mémoire aime jouer avec moi et les garder précieusement en souvenir. Pour me rappeler tous ces évènements embarrassants qui me sont arrivés juste avant d'aller dormir. En voilà un autre en banque, cher ami! Le réveille-matin sonne à nouveau. Je me lève de mon lit tout froissé. Pour un samedi matin, à 6:30, je me sens étrangement bien. On se demande bien pourquoi. Après m'être habillée en vitesse, je vais manger un petit quelque chose. Ce sera comme chaque matin, car mon imagination ronfle dans le coin de mon esprit, soit une bonne vieille toast au beurre. Beaucoup de beurre. Mon cellulaire sonne et me distrait de mes réflexions. J'ai reçu un texto, c'est Ève. Elle me demande si je veux sortir à Jonquière ce soir. Je lève les yeux au ciel. Mon point faible. Elle sait que je vais dire oui. Mais avec ce qui s'est passé hier, je ne sais plus si j'en ai envie. J'ignore son message et ferme mon cellulaire. Je suis pressée et presque en retard. Je lui répondrai après la job.

7:24, le temps s'écoule au ralenti pendant que je surveille les cours de piscine. J'ai tout le temps du monde pour penser à ma soirée. Les nageurs plongent sans même m'apercevoir. Je suis comme une présence effacée qui veille sur la piscine. La seule chose, pour ce soir, c'est qu'Alex, mon chum, m'avait déjà demandé de faire quelque chose avec. Pauvre lui, je ne lui ai pas encore répondu à lui aussi. Après trente minutes je vais changer de place avec l'autre sauveteur. Le temps s'égraine tranquillement. L'aiguille de la grosse horloge qui surplombe le bassin semble avancer au ralenti. Mes pensées s'accélèrent alors que les secondes s'éternisent. La piscine est agitée par les nageurs qui fendent l'eau tranquillement. J'ai un ami qui sera surement là ce soir… C'est décidé. Ce soir, c'est le moment de sortir. Alex pourra bien s'en remettre que je me dis. Mais, tout au fond de moi, j'appréhende ma décision. Je sais que je ne devrais pas. J'essaie de mettre cette appréhension sur le dos de ce qui s'est passé hier.

22:58, je ne sais pas ce qui rend Jonquière si excitant. Je me laisse enivrer par ce plaisir et par l'alcool. En parlant un peu trop fort, Ève et moi croisons quelques inconnus qui semblent tous aussi heureux et insouciants que nous. Juste avant d'entrer à La Voie Maltée, on prend un dernier shot d'alcool de nos bouteilles cachées dans notre manteau. Tel un fin chat, je réussis à me faufiler entre les agents de sécurité. C'est comme un petit baume pour mon égo blessé d'hier. Une petite victoire personnelle, pour une fille de 17 ans dont tous ses amis ont déjà fêté leur dix-huitième anniversaire. Rendues à l'intérieur, on se dirige vers le fond. C'est toujours plus prudent, de se faire discret. En chemin, on croise des filles avec qui j'ai vécu plusieurs partys au secondaire. On se saute dans les bras avec des cris aigus. On essaye de se parler et de prendre de nos nouvelles. La musique, toujours trop forte, fait en sorte que je hoche la tête sans vraiment avoir compris ce qui se disait. Elles nous invitent à venir les rejoindre au campus avec d'autres amis. Je scrute les alentours pour regarder qui est là.

Je ne vois personne d'autre que je connais alors j'accepte. En sortant, quelqu'un m'accroche. Je recule de quelques pas

déboussolée et regarde ce malencontreux inconnu qui m'a foncé dedans. Je le reconnais. William Blackburn. Et bien sûr, cet accrochage n'était pas un accident venant de sa part. Je l'ignore en continuant mon chemin. Il me crie salut. Je m'arrête en roulant les yeux réprimant un sourire. Je dis aux filles que je vais les rejoindre plus tard. Au fond de moi, je sais que c'est lui que je cherchais depuis le début de la soirée. Il est avec ses amis, mais il me garde à l'écart. Il me propose d'aller fumer un cigare dans son auto. Alors, on se rend dans le parking où est son auto. Dans son auto, alourdis par l'alcool, on part à rire. Je sors du feu de mon sac et on allume notre cigare. Mes souvenirs s'envolent en fumée. Je tousse quelques fois. J'envoie quelques snaps à l'humain qui représente mon chum du moment. Lui qui déteste la fumée. Mes réactions sont à retardement. On continue à échanger des banalités parsemées de couleurs. Des étoiles dans le ciel. Je ne vois plus le temps passer, seulement le fil de notre conversation s'étirer indéfiniment. Ma conscience est embrouillée par l'alcool. Et mon intérêt face à cet inconnu n'en devient que plus troublant. Ainsi s'est passée la soirée jusqu'à la presque toute fin. À la presque toute fin, une rencontre se produit. Sa bouche se heurte malencontreusement à la mienne. Sans que personne ne sache. Sans que personne n'ait conscience de cette explosion qui vient d'avoir lieu. Cette attraction interdite pourtant si éloquente. Je ne sais plus si cela s'est vraiment passé.

Pourtant, j'ai encore l'impression de sentir ses lèvres contre les miennes.

Il est préférable que j'oublie. Je ne peux pas…

Derrière ta porte

Gabrielle Simard, Chicoutimi

Quand Sue-la-suie se lève enfin de son lit gras et grave d'une malpropre, c'est pour aller à son *Frigidaire*, se prendre une canette de *Pepsi* et se droguer d'acétaminophène. C'est déjà fini en moins d'un temps, comme tous les matins. Une routine en bobettes usées et les seins qui tombent à l'air et qui s'entassent au corps, les yeux qui s'endorment. Elle boit le matin une canette de *Pepsi* comme toi un café, avale une poignée de *Tylenol* et regarde au qui-vive par la fenêtre le ciel sans baleine. Elle sait que les petits gars viennent aujourd'hui. Ça sent fort et ça cogne. Des coulisses lui coulent sur les cuisses. Quand son poids lui tombe dans les jambes, alors elle s'assoie sur son vieux divan, enfile l'usuelle camisole à sa gauche et s'ouvre une deuxième canette de *Pepsi*. C'est Bruno-le-saint qui lui apporte les suivantes, en touches d'amour nonchalantes.

« Y me reste trois canettes.

— J'vais t'en acheter tantôt.

— Je t'aime. »

Elle n'a pas à se soucier d'en manquer avec le bien-être qui arrive tous les mois. Et si Sue-la-suie a droit au bien-être, c'est parce qu'assise sur son divan comme hier ou demain, la main du beau-père-ton-papa sur ses cuisses la prend et se porte toujours et encore dans son cœur en touches d'amours nonchalantes. Un consentement ce n'est pas fugace : c'est durable et mal. Bruno-le-saint a de pareilles touches. Et l'agrume en bouche, elle se vit à l'abandon comme tout son corps s'en égorge : il engrossait Sue-la-gamine, mais c'était pour lui Sue-couche-toi-là. Le saint lui fait mieux, mais c'est mal placé, mal donné.

Le bien-être la réconforte sur son vieux divan et le *Pepsi* soulage son cœur en tiers.

« Les petits gars arrivent dans pas long.

— Ça fait déjà deux semaines? »

Dans son HLM, une fin de semaine sur deux, Sue-la-suie s'imagine aussi être fiancée. C'est pourquoi elle s'applique une lotion hydratante avec essence d'avoine apaisante sur tout le corps, comme une coquetterie de femme mariée. Elle se touche et parcourt son corps, se glisse les mains partout et se les enfonce. Elle s'imagine. Ça protège et soulage sa peau sèche. Le vieux divan en subit toujours la pénétration : Bruno-le-saint lui caresse son corps gros, lui embrasse sa taille opulente et ses seins empâtés. Le vieux divan est jauni par le temps et malodorant, malsain et vicié. Et c'est fugace, comme ton odeur bien donnée.

« Les petits gars sont arrivés.

— J'vais leur ouvrir la porte. »

Toujours deux cinquièmes. Les petits gars sont l'ainé et le cadet. Ils vont toujours s'assoir sur le vieux divan, comme pour l'empester davantage. Ils n'ont que ça à faire. Le bonheur glisse, ils discutent à peine, ne font que s'entr'aimer en famille.

L'odeur forte des respirations s'invite à l'air fétide, mais ordinaire des sacs à cinq sous bourrés d'ordures. Dans le HLM de Sue-la-suie, tout est tout pourri et les murs sont jaunis d'étranges figures. Pareil l'eau brune laisse sa coulisse; le plafond pleure du brunâtre *Pepsi*. Et le parquet se perd sous ses taches colorées jaune pisse. Il en a sa trace, ça ne part pas. L'indécence s'y est installée et sait comment accoutumer. Ça réconforte néanmoins les petits gars, les fait se sentir chez eux. C'est dans le HLM de Sue-la-suie qu'ils se retrouvent le mieux.

« Je t'aime m'man.

— Moi aussi. »

Et dans le HLM de Sue-la-suie, une fin de semaine sur deux, les petits gars ont l'amour infâme au bout des doigts. Ils regardent à deux par la fenêtre le ciel et sa baleine. Et à deux mains, ils s'en donnent des touches suaves. La main de l'un sur la cuisse de l'autre et l'autre sur la cuisse de l'un, la gauche sur la droite et la droite sur la gauche : leurs deux mains sur leurs deux cuisses à se toucher aussi les doigts. Rythme de touches et d'amour sans eau fraiche, d'eau souillée. C'est faux comment ils s'aiment. Mais gonflée et lourde du corps, la baleine les prend.

« Comme ça… »

Plein d'amour, l'amère fille du désespoir les happe dans ses bras. Le divan empeste de relents qui gonflent : c'est pour eux deux le rocher. Et nus, ils se couchent dessus. La baleine les mange. Et va-et-venant sur leur verge mouillée, elle les prend comme il faut. Des hélas! et des braillements comme des bêlements se vautrent dans leur arrière-gorge. Les petits gars ne respirent pas, mais à deux, ils ont le corps baleiné. Leurs cuisses suent et leurs jambes tremblent. Ils ont le corps en baleine qui jouit. C'est comme ça qu'ils s'aiment le mieux. Mais la baleine saute. Et s'échoue par contrecoup sur la table : ta tasse de café toujours vide.

« Gab y vient-tu?

— Gab? »

Derrière la porte, c'est un troisième enraciné comme un silence, un non-dit qui gonfle. Gabriel-l'archange se tâte. Le HLM est tout pourri et l'odeur lève-le-cœur a la pogne forte. Ce n'est pas saint. Derrière la porte, c'est du laissé pour compte. Et comme toujours, tu sais, c'est déjà fini en moins d'un temps : tu t'en retournes et t'en vas. Tes souvenirs de Sue-ta-maman sont avariés et les petits-gars-tes-frères ne t'ont pas vu depuis longtemps, mais ça va. Ils t'oublieront et ça va, parce que derrière l'immeuble du HLM de Sue-ta-maman, la mauvaise habitude te pardonne et te prend, t'enterre. Ta main va-de-l'avant se meut sur ton sexe lourd d'essence d'avoine apaisante. Gabriel-l'archange se réconforte. Et le gazon humide se glisse et caresse tes orteils, et pareil le soleil

te flatte, empoigne et prend ton corps. Le mur de ciment te supporte, prend à cœur tes phalanges. C'est comme ça toutes les deux semaines, une fin de semaine sur deux. L'archange n'est pas saint et ton plaisir monte. Tu t'oublies vite. Ça va. Ça se perd sur ta poitrine, mais tu reviendras.

« Je t'aime m'man. »

Fragments d'une solidaire solitude

Yvan Giguère, Saguenay

Qu'une pandémie m'invite au confinement et voilà une valeur ajoutée à ma solitude, si je puis dire. Et cela bien malgré le drame qui se joue en sourdine aux quatre coins du monde. Après tout, mon retrait de ce monde n'aura d'autre but que de le mettre en lumière dans la grande noirceur qui le couvre. N'aura d'autre but que de lui tendre la main. Une main posée dans la mêlée humaine. Une main militante.

— Une main fraternelle et solidaire.

Et arriva l'heure fatidique. Ce 20 h qui statua l'immobilité, qui me plongea dans un silence presque souhaité. Une heure qui allait en enchainer d'autres chaque nuit jusqu'au petit matin. Un couvre-feu qui allait ralentir le tempo tumultueux de la clameur urbaine. Cette clameur perceptible quand j'ouvre une première fois la fenêtre de ma chambre à minuit précisément, comme un rituel répété chaque nuit, et ce, bien malgré le froid. Mais voilà que maintenant, elle laisse place au calme plat et devient une oreille tendue vers l'infini. M'offre une musique nouvelle, celle de petits échos lointains comme autant de sonates pour piano en mode douceur.

— Je suis mélomane, plus que jamais!

.....

Le silence forge en moi les mots de sa vaillance. Le silence que je vénère depuis toujours et qui m'invite à l'introspection. Un silence engagé qui me situe dans l'espace et dans le temps. Un silence qui me dispose maintenant au noble combat.

— Le silence, mon fidèle allié!

.....

Le couvre-feu entame chez moi les mouvements d'une symphonie qui s'annonce inachevée. Beethoven n'est pas très loin de la portée de ma nuit. Je sais qu'il m'interpelle dans la mémoire du temps. Et Beethoven entend! Hé oui! Il entend mon silence!

.....

Qu'une nation m'oblige à respecter un couvre-feu et voilà que j'adhère à l'effort collectif demandé, à l'effort de guerre. Et je sais alors que je suis. Être ou ne pas être? Tiens, voilà Shakespeare qui se pointe en catimini.

Alors, William, ici j'insiste, je suis, je suis! Mais mon je est un autre, comme disait si bien Arthur. Mon je est un nous ni plus ni moins. Un nous qui se porte volontaire.

— Un nous qui repousse l'ennemi qui bafoue nos frontières.

.....

Dehors, même l'hiver semble désormais plus seul et me tend ses bras pour son invitation au voyage. Un voyage impossible, certes, en ce temps de confinement. Mais je lui offre l'écho de ma voix. Je lui propose mes mots.

Par-delà la fenêtre, mon chant s'élève dans la nuit boréale. Et c'est à ce moment précis que Beethoven me propose le premier mouvement de sa Sonate au clair de lune, qui transporte mes mots tels de petits icebergs flottants dans l'air atone. Ma chanson, tel un hymne dédié à ceux et celles tombés au combat. En cette nuit de recueillement, l'espoir se tient encore debout.

— Ma solitude, ce drapeau en berne hissé dans le ciel de la tourmente.

.....

J'ai choisi le soir. Le soir et la nuit qui le prolonge. Je me lève volontairement à 20 h, au moment même où mes semblables se terrent en leurs chaumières. À cet instant précis où le couvre-feu démarre.

J'ai toujours eu un faible pour la nuit. La nuit qui me couve, m'accueille, me berce, m'isole et me pousse au songe.

Me voici dans le Songe d'une nuit d'hiver où tout est permis. Puck, le farfadet, a revêtu un parka trop grand pour lui.

Oh, pardon, Shakespeare! Mais sachez que je viens du Grand Nord.

— Voyez, des perce-neige poussent dans ma main!

.....

Lorsque la nuit se dissipe lentement, je fais le plein de nouvelles. Toujours madame COVID qui tient le premier rôle. Le scénario semble toujours le même : les tristes bilans, les avancées qui piétinent et la si lente vaccination qui suit son cours.

Mais sous l'odeur d'un café chaud, tout semble vouloir renaitre. Je m'installe devant mon écran et j'envoie des mots aux journaux de notre monde, comme autant de bouteilles jetées à la mer. Des missives pacifiantes en temps de guerre.

— Mes mots, les fleurs arctiques de ma nuit!

.....

Quand j'ouvre la fenêtre de ma chambre une dernière fois, je vois la cité qui reprend son air d'aller, son bourdonnement coutumier. Je vois passer mes semblables qui marchent d'un pas de plus en plus hésitant dans la lumière naissante du jour.

J'irai les rejoindre dans ce petit matin. Je saluerai les gens que je croiserai, affichant sous le masque mon sourire le plus franc, l'air de leur dire naïvement que tout va bien aller.

J'irai à cette heure bleue, au moment où le ciel embrasse d'un même élan le jour et la nuit. Entre lune et soleil. À cette heure où tout peut basculer pour le meilleur ou pour le pire.

— Et le meilleur reste dans ma mire.

.....

Après le sommeil de jour, je ferai à nouveau le guet à ma fenêtre. Je repousserai patiemment l'ennemi. Je le ferai encore la nuit durant, sans éclat, sans violence. Car je sais que ma résistance tranquille en viendra à bout.

Aussi confinée qu'elle soit, ma solitude n'aura de cesse de rester solidaire de la multitude.

Et l'espoir encore? Eh bien, il me semble entendre déjà Les Quatre Saisons de Vivaldi résonner de par le monde au jour de l'amnistie. Ce jour qui marquera la victoire de notre grande résilience.

Humanité

Félix Tanguay, Lévis

J'ai l'idée vaste d'un troglodyte ensoleillé.
J'ai la conscience de la mer et l'âme du silex.
J'ai le feu malgache d'une poitrine terre.
J'ai l'idée de Dieu sous les masques de l'Afrique.
J'ai l'os tarsien de l'homme qui marche.

J'ai l'épeautre doré à la joue rose de l'Irak.
J'ai le Nil fertile à la fenêtre de Vénus.
J'ai le pain noir des mille mers rouges.
J'ai le peuple pourpre qui bénit l'eau amniotique.
J'ai la voix de Sappho qui me monte aux yeux.

J'ai l'élan de la Grèce et les cheveux blancs de la démocratie.
J'ai le génie de Socrate au précambrien de l'être.
J'ai le cordon ombilical conquis mais les yeux d'Alexandre.
J'ai les lois azymes à la marge de Jésus.
J'ai ton Bas-Empire aux désirs barbarisants.

J'ai la jambe pèlerine aux reins de Saint-Jacques.
J'ai l'océan solennel de la vie des Vikings.
J'ai la vérité sauvage de Saint-François-d'Assise.
J'ai l'agonie de la peste noire mais le miracle du Phénix.
J'ai les guerres de Cent Ans au doute de Descartes.

J'ai le thé vert et doux à la soie voyageuse.
J'ai la beauté de l'Alhambra à l'ombre des oliviers.
J'ai la jeunesse d'une Europe portuaire.
J'ai Caïn au creux de la main pacifiée d'Henri IV.

J'ai l'Antarctique des Villon qu'on oublie.
J'ai les poumons arbrisseaux des chasseurs de bisons.
J'ai les Guatemalas faibles mais forts au front des Mayas.
J'ai la drogue de l'habitude aux faubourgs des fortifications.
J'ai la grâce rebelle d'une Russie oblongue.
J'ai Gandhi à la source des sourires.

J'ai le ventre vide d'un saltimbanque chinois.
J'ai la douleur de vivre au flanc du flamenco.
J'ai la colonne vertébrale de l'acide lysergique.
J'ai la déchéance humaine à la quarantaine du cœur.
J'ai l'enfance céphéide aux souvenirs scintillants.

J'ai l'opéra du pain à la boulange des pays.
J'ai les conditions de Planck et la foi du Kenya.
J'ai l'accouchement de la mort et l'espoir universel.
J'ai les stratèges César aux lauriers de l'amnistie.
J'ai l'amour des humains, j'ai l'amour de la vie.

Le Breton

Janick Laberge, Beaupré

Il est arrivé à la grille de l'appartement en retard. Hors d'haleine. Sa veste est froissée. La femme l'accueille sans broncher. Elle n'a pas le choix. Il est son contact parisien. Elle ne connait personne d'autre. Une amie commune, sans plus. Il est beau, avec un air un peu égaré. Grand. Il affiche une sorte de nonchalance élégante. Il est beaucoup plus jeune qu'elle. La femme est mal à l'aise. Au départ. Il lui demande si c'est bien elle. Oui c'est elle. Il la fixe de ses grands yeux noirs. Elle réalise que c'est bien lui. Elle lui demande d'où il vient. Il dit qu'il est breton. Il vient de Brest. Son accent lui plait.

Elle ouvre le portail. Elle monte la première. Des escaliers étroits, jusqu'au cinquième. Un immeuble moyennement chic, du septième arrondissement, pas très loin de l'École militaire. Pas très loin de la tour Eiffel. Il demande si elle est bien installée. La femme dit que ça peut aller. Mais c'est cher. Il dit que c'est normal pour Paris. Il remarque qu'elle porte un jean moulant. Elle l'a vu faire du coin de l'œil. Ses mouvements à lui sont lents, lourds, un peu brusques. Elle ne ferait pas son âge. Ça lui fait plaisir. Même s'il n'a pas encore vu grand-chose de son visage. Ce sera son seul compliment.

Ils arrivent sur le pas de la porte. Elle sort ses clés. Ils entrent dans l'appartement. Pas trop petit, pour cette ville. Elle a même une chambre à part. Il a apporté une bouteille de vin. Du bien meilleur vin que ce qu'elle trouve chez elle au Canada, elle le suppose. Elle aussi a acheté du vin. Il demande où elle l'a débusqué. Elle lui dit, au supermarché en face. Il affiche un petit rictus dégouté. Il va lui montrer de bons endroits.

Il sait déjà ce qu'elle fait. Elle est artiste. Tu viens pour les Beaux-Arts? Elle répond oui. Il le savait. Ils préparent le repas ensemble.

Je ne me souviens plus ce que nous avons mangé. Mais je me souviens que c'était bon. Pour moi du moins. Il riait beaucoup. Ils ont pris les deux bouteilles de vin. Le sien était meilleur. Il était tard lorsque le repas s'est terminé. Ils étaient ivres. Il ne pouvait pas conduire. Elle l'a invité à rester. Il n'y avait qu'un lit. Ils feront l'amour toute la nuit.

Le jour suivant, ils se retrouvent. Place de la Madeleine. Il ne lui parle pas de la nuit précédente. Il lui dit qu'ils pourraient aller voir les « Monet », à Orsay. Oui ils le peuvent.

De retour chez elle, la femme remarque que le lit a emprisonné l'odeur de l'homme. Une odeur boisée, délicate, légèrement vinaigrée. Durant des jours, elle la conserve jalousement. Cela l'excitait beaucoup. Beaucoup trop. Elle est inquiète. Elle ne se reconnait plus. L'exhalaison disparait petit à petit.

Je le verrai chaque jour, durant quatre mois. Une relation difficile. Il était capricieux, réprobateur, soupe au lait. Il disait que la France le soulait. Il critiquait la circulation, la météo, la politique. Tout. Même le fait d'être venu au monde. Je ne savais jamais à quoi m'attendre. Mais j'étais accrochée. Amoureuse. Plus que je ne l'avais jamais été.

Je n'ai pas oublié ce souper. Cette chambre. Cette odeur. Et tout ce que j'ai vécu par la suite avec lui : la Corse, la Sicile, les Pyrénées. Oui je l'aimais. Sans raison, comme on aime un enfant. Inconditionnellement.

Mais je rejetai cet amour. J'aurais été malheureuse avec lui. L'amour n'est pas garant du bonheur. De toute manière, il ne m'a jamais demandé de rester. Ni de venir me rejoindre. Aux dernières nouvelles, il n'a toujours pas refait sa vie. Avait-il seulement une vie à refaire? Je n'ai jamais su s'il était gai. Ni l'amie qui nous avait présentés d'ailleurs. Elle le connaissait plus qu'elle me l'avait avoué. Confusion totale pour elle aussi. Oui elle avait couché avec lui. Mais il ne lui avait jamais lu des

poèmes de Pablo Neruda au lit. Il ne lui avait jamais préparé des crêpes bretonnes un soir de Saint-Valentin. La femme n'avait pas faim. Elle était encore soule de la veille. Les fruits de mer n'auraient pas passé. Le film de Louis de Funès l'avait fait bien rire. Et oublier sa nausée.

Je l'aimais, à n'y rien comprendre. Au plus qu'imparfait. Il fallait peut-être que je l'eusse aimé. Au plus-que-parfait du subjonctif. Pour comprendre, que l'amour n'a rien à expliquer. Rien à prendre et tout à donner.

Le confinement

Emmanuel Trotobas, St-Fulgence

Le confinement durait depuis si longtemps qu'il lui sembla n'avoir vu personne depuis des siècles. Sa vie ne ressemblait plus à rien. C'est ainsi qu'il se réveilla ce matin-là. Il lui prit alors l'envie de se diriger vers le balcon.

Le balcon, un lieu mystérieux, il avait oublié presque jusqu'à son existence, existence engloutie sous un fatras de souvenirs. Un endroit qui pour lui était comme une porte oubliée dans un vieux conte pour enfants. Qui irait là? Il n'y était pas allé depuis des années. Et la crise sanitaire obligeant aux confinements est arrivée.

Cette porte donnant de plain-pied sur l'extérieur était devenue la seule ouverture autorisée, il prit une gorgée d'alcool et se dirigea vers cette surface surplombant le vide. Un bout de chez-soi dehors. Il dut pour l'ouvrir se faire un chemin en poussant quelques plantes qui avaient obstrué la visibilité de ladite porte, fermée par des volets rouges usés.

Il semblait mener une existence sans rébellion, presque monastique. Si seul! Pourtant informé du monde extérieur qu'il trouvait trop souvent fade. Mais enfermé là?

D'un élan il fit un geste vers cette ouverture, tout à coup hésitant, oubliant un instant les affres du passé, la folie de ce monde, et surtout ses mécanismes de défense. Il fit un pas en avant, toucha de ses mains osseuses usées le mince rideau filtrant la lumière. Si encore il n'y avait pas eu ces volets! Il les atteint rapidement.

Le métal semblait rongé par la rouille et dissimulé par une vieille peinture. Cela cachait-il un vieux monde?

Un monde à refaire. Un monde en changement. Un monde plus très tranquille, à l'inverse de cet appartement. Quelle ignominie, cette différence! Ces rythmes, ces ambitions dénuées de vertu, ces appels à combler toujours plus d'inconsistance.

Et il sauta dans l'inconnu. Façon de parler : il avait juste mis un pied sur le balcon. Au-dessus du vide. Quelques mètres le séparaient du sol bitumé. Peut-être que personne ne l'aurait vu. Ou tout le quartier attendait-il fébrilement ce moment comme une nouvelle naissance? Et particulièrement son voisin.
Quel souvenir avait-il de son voisin? Il s'est mis à repenser à la petitesse de l'humanité, au fait qu'un jour on est là et le lendemain on nous oublie, on nous enterre, on nous brule dans des souvenirs lointains. Pourquoi tant d'attachements? Il recula et reprit une gorgée d'alcool. Il avait déjà oublié ce qu'il s'était servi à peine une heure avant. L'élan revint et il reposa rapidement son verre sur la table pour faire face à ses volets. Comme un soldat face à un lieutenant ou plutôt un lieutenant face à un soldat.

Il se préparait à discourir, alors que l'alcool avait desséché ses lèvres. Il cherchait ses mots.
Machinalement, il ouvrit le pan de gauche. Bientôt, il ferait nuit. Était-ce le crépuscule? Il ne savait et ne voulait pas le savoir. Il se disait que c'était mieux ainsi, qu'il voulait se rasseoir sur le bord de son grand lit et qu'il reviendrait le lendemain. Mais ce n'était qu'un nuage qui passait et avait momentanément obscurci les cieux.
Se prenant dans ses souvenirs comme les pieds dans le tapis, il arriva de nouveau au seuil du balcon, dans un mouvement de candeur, imaginant une ovation qui lui serait faite. « Ah. Enfin! » Il vacilla donc! Qu'avait-il bu? Whisky? Sortilège? Gin? Eau-de-vie artisanale? Alcool de contrebande? Quelle époque tourmentée! Formidable! Il se reprenait donc et franchit ce seuil. Confiant comme un chef d'état roumain dans les années 1980. Seul. Personne à ses côtés. Personne pour le confronter. Pourtant, il faisait ce petit geste avec sa main. Saluer la foule pour lui dire qu'on est avec elle. Aucune réponse! Pas même un hululement de chouette. Pas un chahut. Pas un brouhaha. Pas une mouche qui viendrait troubler sa fausse tranquillité. Seul dans cette foule imaginée. Le vertige le prit et il courut de nouveau s'assoir.

Il s'allongea. Ses yeux ne tardèrent pas à se fermer même si une voix en lui refusait l'écroulement. Le sommeil l'emporta. Une douce brise odorante venant du port réveilla ses sens.

Branle-bas-de-combat! Tous sur le pont! Il sauta hors du lit, attrapa une canne et gesticula jusqu'au balcon. La canne fut subitement transformée en une longue-vue. Ouf! L'ennemi avait pris la fuite. Seules quelques mouettes avaient encore le courage de piailler sous son nez.

Quel coup de chaleur!

Il aurait espéré une averse providentielle. Il alla finalement s'asperger le visage avec de l'eau, filant dans le couloir immédiatement après quelques rasades à la recherche de quelqu'un, oubliant la sévérité des mesures.

Personne! Il se retrouva encore seul. Contrarié, il ronchonna un instant et alla frapper chez son voisin de palier. Il avait frappé fort. Tout l'étage aurait pu entendre. Aucune porte ne s'ouvrait. Encore dans ses vapeurs d'alcool, il attendait.

Mon voisin serait-il mort? Il tendit l'oreille, puis la colla contre la porte tandis que le voisin regardait par le judas en clamant qu'il ne répondait pas aux inconnus.

Où l'ai-je déjà entendue? Notre anti-héros essayait de se souvenir où il avait déjà entendu une voix rocailleuse pareille! Il repartait d'un pas très tranquille lorsqu'il perçut un frottement sur la porte du voisin. Le bruit fut aussitôt suivi de l'apparition d'un bout de papier sous le seuil de la porte.

Il le prit. Personne ne se risquait à ouvrir sa porte. Il lut : regarde au balcon.

Ah ben!

Aussitôt, il réagit à ce mot, comme un algorithme pour proposer une publicité adaptée. Il était tombé d'accord. Comme si cela rallumait en lui l'espoir d'y trouver une lumière, une réalisation héroïque. Un graal? Et puis sitôt après, ce fut le vide qui revint, celui qui laisse l'individu aveugle devant son destin. Mais il se rendait. Il avait enregistré l'information et dans son cerveau alcoolisé, la place pour l'esprit critique restait dans l'ombre.

Le chemin fut vite parcouru, il arriva sur le balcon, le souffle court, appuya ses mains sur la balustrade, afin de prendre un

élan respiratoire. Regarda en bas. Il releva la tête en entendant un « hum, hum », comme un appel, un « regarde par ici ». Il se tourna et reconnut son voisin.

Son voisin lui dit : « te souviens-tu quand on se prenait pour Cyrano ou Beaumarchais? »

Lui restait encore bouche bée.

On espérait atteindre le balcon, la dulcinée. La quête…

Il écarquillait les yeux, prit conscience qu'il était bien réveillé. Il ne rêvait pas? Comment s'en assurer? Si au moins il trouvait les mots!

Voyons, voisin, tu ne me parles plus? Tu ne te souviens plus de moi? On a fait les quatre cents coups ensemble!

Il n'était plus sûr de rien. Tout ce qu'on disait à la radio, dans les journaux, dans les médias sociaux semblait tellement décalé avec ce qu'il venait d'entendre. L'esprit perdu… Était-ce vraiment lui? Cela faisait si longtemps… Et sur les autres balcons arrivait du monde qui se mettait à chanter.

Hésitant, il osa une question, à son seul interlocuteur : « te souviens-tu de notre dernier verre en 2020? »

Le voisin ne fut pas du tout choqué de la question à laquelle il ne répondit pas. Il rit. Cela lui rappelait les jeux de joutes orales qui structuraient les discussions sur les possibles avenirs de l'humanité. C'était il y a si longtemps. Cette langoureuse lenteur du temps passant était raffermie par le paysage architectural. Il rouvrit les yeux sur la côte méditerranéenne, l'Europe. Au loin, la mer, oui, je me souviens maintenant. Le voyage a été long. Il n'y avait plus d'avion. Il fallait revenir du rêve d'Amérique.

« Au loin, est-ce bien un dragon? » demande-t-il sitôt après avoir eu la confirmation que son voisin était bien son voisin.

C'était entendu, après un coup d'œil, la complicité était revenue. Qu'importait si le dragon avait été là pour les deux, ils pouvaient se parler en confiance.

« LES AMANTS NE SE RENCONTRENT NULLE PART. ILS SONT L'UN DANS L'AUTRE, TOUJOURS. »[1]

AUDREY GIRARD, QUÉBEC

Gabrielle ouvre les yeux. L'alarme n'a pas encore sonné. Elle regarde Mohamad, étendu à ses côtés, toujours dans le pays des songes. Elle scrute le visage de son amoureux à la recherche de tous ses détails à mémoriser. Sa barbe, douce au toucher lorsqu'il la tient longue. Ses sourcils, foncés et épais, qui encadrent ses paupières qui tressautent, probablement dû à un mauvais rêve. Ses lèvres qu'elle ne se fatigue pas d'embrasser, qui lui murmurent sensualité et désir, qui lui disent des *je t'aime* à coup de *Azizam*[2]. Sa bouche, qui, parfois, ose chanter les classiques des poètes persans. Et que dire de sa peau, à la couleur de l'or mat, qu'elle ne cesse de couvrir de baisers et de caresses. Son corps tout entier, magnificence que jamais elle n'aurait osé posséder. Gabrielle tente de prendre une photo mentale de ce portrait. Ce matin sera le dernier où elle se lève avant lui et se permet de l'observer dormir. Elle pleure à envisager la suite, elle pleure à appréhender la fin. Plus rien n'a de sens hormis cette fin.

Le couperet était tombé un mois plus tôt. C'était lors d'un de ces après-midis qu'ils passaient à faire l'amour, les rideaux ouverts pour profiter du soleil. « Tant pis si les voisins nous voient », se disaient-ils. Nu, Mohamad arpentait la pièce de long en large alors que Gabrielle, toujours couchée, le contemplait, souriante. Il semblait chercher le courage qu'il n'aurait jamais, alors qu'elle riait, inconsciente, de l'intensité de leurs derniers ébats. Il devait quitter le pays pour refaire une nouvelle demande de visa d'étudiant étranger. Le sourire de Gabrielle s'était figé net. Elle connaissait la suite. Il l'avait préparée à cette éventualité : celle de partir pour ne peut-être plus pouvoir revenir. Cette éventualité de le perdre, non pas par trahison,

---

[1] Citation tirée des poèmes de Jalāl Al-Dīn Muhammad Rūmī

[2] « Mon chéri, ma chérie » en farsi

mais par absence. Il n'était rien ici. Un étudiant étranger parmi tant d'autres. Dans son pays, il contribuerait aux efforts de guerre contre « l'Ennemi ». Entre les deux, il était tout pour elle. Gabrielle maudissait son amie qui l'avait mise en garde de le fréquenter :

— Gabrielle, faut pas t'attacher. Il peut être renvoyé chez lui n'importe quand. Pis j'veux pas que t'aies de la peine.

Mohamad dort toujours. Ses jambes bougent, son sommeil semble agité. Assise sur le lit, le dos au mur, Gabrielle ressasse leur premier rendez-vous. Catastrophe monumentale. Elle se demande encore ce qui l'avait poussée à le rappeler. Elle peinait à lui faire confiance, à s'abandonner. Il avait insisté, tenace, comme s'il avait su d'une quelconque manière que cette attente en vaudrait la peine. Elle était devenue son Shams, lui son Rûmî. Elle se reconnaissait dans cet amour que décrivait le poète. Elle se reconnaissait dans cette douleur indicible de la perte de l'être cher qu'elle éprouvait, tel que l'avait subi Rûmî neuf siècles plus tôt à la mort de Shams.

De ses doigts, Gabrielle effleure le corps de Mohamad. Ses doigts se perdent dans les poils de la poitrine qu'il ne rase jamais à sa demande. Ils glissent vers les cuisses élancées en dessinant des arabesques. Puis, sa main agrippe son pénis. Mohamad se réveille. Il s'immisce en elle. Premiers grognements de plaisir. Gabrielle et Mohamad se fixent sans se lâcher, malgré les secousses engendrées par les puissants mouvements de va-et-vient. Toute l'intensité de ce dernier coït passe par le regard des amoureux qui se savent au pied du mur. Les halètements empreints de volupté résonnent de plus en plus fort dans la petite chambre d'hôtel qui surplombe l'aéroport. Plaisir et douleur émanent de leurs visages. Ils jouissent à l'unisson. Gabrielle se retire et vient se lover dans les bras de Mohamad, la tête sur son épaule. Silencieux, ils n'ont pas besoin de tendre l'oreille pour entendre rugir les réacteurs d'un avion sur le point de décoller. Dur rappel à la réalité. Ils se séparent le temps de se retrouver sous la douche, leurs corps nus, enlacés pour une dernière fois. Malgré le bruit du jet d'eau, Gabrielle, la tête collée

sur le sternum de Mohamad, capte les pulsations de son cœur. Bouboum. Bouboum. Bouboum. Son rythme est plus rapide que d'ordinaire. Bouboum. Bouboum. Bouboum. Elle le serre encore plus fort contre elle. Bouboum. Bouboum. Bouboum. Elle ne veut pas lâcher son étreinte.

À l'aéroport, ils se dirigent vers le comptoir d'enregistrement des bagages. Gabrielle leur commande ensuite un café. Assis l'un en face de l'autre, ils affichent cet air égaré, hébété, renversé. Ils ne parlent pas, se comprennent dans le silence.

— Gabrielle… je…

— Dis rien, je sais, répond-elle, en lui prenant la main.

Elle sait ce qu'il va dire. Que c'est la fin. Qu'ils ne se reverront plus jamais. Qu'elle doit refaire sa vie. Avec quelqu'un d'autre. Qu'elle doit l'oublier. Elle ne veut rien entendre. Ne pas ternir leur dernière heure ensemble avec cette fatalité.

— Les passagers à destination d'Istanbul sont priés de se présenter à la porte d'embarquement numéro 28. Merci.

Ainsi sonne le glas de leur relation.

Ils se lèvent, se serrent l'un contre l'autre. Les pleurs de Gabrielle mouillent le chandail de Mohamad. Ils se tiennent si fort l'un contre l'autre qu'ils peinent à respirer. Il l'embrasse dans le cou. Elle en glousse, malgré sa tristesse. Elle n'avait jamais su y résister. Elle l'embrasse sur la face supérieure de ses joues qui n'est pas couverte de poils. Il sourit, malgré la douleur. Il n'avait jamais su y résister. Un autre appel pour les passagers du vol vers la Turquie se fait entendre. Dernier baiser. Gabrielle se dégage de l'étreinte, s'éloigne de quelques pas, regarde Mohamad de pied en cap et revient vers lui pour un ultime baiser. Puis, sans un mot, elle marche vers la sortie de l'aéroport sans se retourner.

Les journaux

Keven Girard, Chicoutimi

Il me parait inopportun de faire une pause, mais il me tarde d'écrire. Je dois verbaliser ma douleur, la laisser couler en rivières sur les pages de ce carnet usé, tracer à l'encre les souvenirs impérissables, marquer dans une mémoire collective ces gestes quotidiens qui me guident désormais.

Hier, un homme est mort à la résidence. L'autre jour aussi. Funestes habitudes qui, bien qu'elles me paralysent l'âme jusque dans ses recoins les plus obscurs, n'arrivent plus à m'arrêter. Les jours s'étiolent dans un éternel décompte et les croix aux calendriers m'apparaissent absurdes.

Lorsque je rentre le soir, je tiédis le souffle chaud de mon compagnon par une impassibilité à toutes épreuves. Les rires francs et racoleurs me semblent d'une autre époque, d'un autre temps. La joie est planifiée; la peur reléguée aux oubliettes. Quelque chose comme une flamme vacille encore. Elle est d'une fragilité désarmante.

Je dépose mon stylo-bille un moment sur la table. J'inspire un grand coup. Des larmes gênées se pointent aux coins de mes yeux. Je détaille la salle des employés en séchant mes paupières honteuses.

Dans un coin de la pièce, de vieux journaux s'accumulent. Les manchettes se ressemblent, abordent le même sujet. Je détourne sciemment le regard, mais elles m'observent tout de même. Elles me hantent, me suivent depuis des mois maintenant.

Par souci d'achat local, l'établissement pour ainés n'a pas résilié son abonnement. Pourtant, le papier des imprimés entassés reste impeccable. Plus personne ne le touche, tourne ses pages, mouille un doigt sec, tache la chronique nécrologique de gras, de sauce ketchup, de café filtre avec du lait et du sucre.

Je reviens au carnet. Je le soupèse, effleure de mes doigts fatigués la couverture ocre. Je l'ouvre à nouveau et poursuis le récit de mes journées :

Une femme a perdu son mari. Elle pleure en silence, désorientée. Je caresse son avant-bras de mes mains gantées. Je lui chante des couplets qu'elle reconnait. Elle m'écoute à moitié, le regard dans le vague. Je voudrais rester toute la journée, interpréter un opéra s'il le faut, mais le devoir m'appelle et je dois la laisser seule avec son malheur, son incompréhension, sa rage.

Une stagiaire est venue nous prêter main-forte. Elle était galvanisée d'un espoir vif. Elle nous a fait du bien le temps que ça duré. Nous avons respiré l'odeur d'une brise de jeunesse, profité d'une aide à coup de papiers remplis, de dégâts ramassés, de menus travaux et de temps supplémentaire. Au bout d'une semaine, elle repartait, tétanisée par l'ampleur de la tâche, triste de n'avoir pu aller au bout de son altruisme. Bien que compatissante, je l'ai secrètement maudite de nous avoir abandonnées à notre fardeau. Au fond, c'est à moi que j'en voulais, car je me sentais faiblir.

Les mots sont les remparts qui me protègent de l'indignation. Les pages noircies, une maison de briques isolée du reste du monde où je me terre quand la pression se fait trop grande. Ce midi, je me nourris d'elles alors que le trou béant au creux de mon cœur m'affame. Les mots m'ont toujours porté secours, et il me semble que l'époque où ils m'apportaient du pain sur la table n'existe plus. Ce métier que j'ai quitté pour celui-ci me manque, mais il m'est impossible de revenir en arrière. Les pensionnaires ont besoin de moi. Et moi j'ai besoin des mots. Ce carnet est à la fois barricade et pont-levis.

Un jeune septuagénaire n'a plus toute sa tête. Il mélange les syllabes, les consonnes et les voyelles. Il enrichit son vocabulaire de néologismes épatants. Il cherche sa syntaxe comme un chercheur d'or, balbutie des formulations approximatives, s'approprie une langue déformée.

« Ça va monsieur Tremblay? »

Un sourire l'irradie. Il m'émeut. J'y vois mon père, mon grand-père, une génération entière. Des courants sociaux, des modes, la guerre, le travail, de la musique, l'abandon et l'amour.

« Ça va pas pire. Les journaux sont ben plates. »

Il nous a fallu quelques jours pour comprendre qu'il n'évoquait pas une tribune médiatique, mais s'inventait plutôt un pluriel bien à lui. Une journée, des journaux.

Quand le gouvernement a lancé un cri du cœur, j'ai répondu à l'appel. Une force mystérieuse s'est immiscée en moi. Dans mon sommeil, des images troublantes me harcelaient avec virulence : l'abandon de mes aïeux, grelottants, impuissants face au fléau de mort qui s'abattait sur eux et se répandait comme une trainée de poudre. L'inspiration s'en est allée. Aucun roman, aucune nouvelle et nul récit ne pouvait alors compenser l'empathie salvatrice et le désir compatissant d'aider son prochain.

De longs mois se sont écoulés sans que rien ne change vraiment, mais l'envie d'écrire est revenue. Au milieu de la misère humaine, dans cette résidence pour ainés, j'use mes minutes masquées à l'assistance d'autrui et à l'écriture. Je chéris ce carnet comme mes pensionnaires, mes collègues, ma famille immédiate, mes amis que je ne vois plus. J'en oublie les repas, les collations, les pauses, les heures de diner.

— Encore en train d'écrire? Il te reste quinze minutes avant de recommencer…

La directrice a raison. L'horloge de la salle du personnel me le confirme. À la hâte, les dernières pages de mon carnet se remplissent à une vitesse fulgurante. J'appose ma signature, la date et l'heure de la conclusion du récit, puis agrippe mon sac à main olive aux motifs floraux. J'en ressors un portefeuille dépareillé dont la fouille sommaire me permet de retrouver la carte funéraire plastifiée de M. Tremblay. Je la glisse aussitôt entre les pages de mon journal de bord.

Dehors, le temps s'est adouci après une tempête sans pareil. Les bancs de neige se sont gonflés d'orgueil, irrésistibles. Le parc voisin est quasi désert malgré sa forte affluence en saison chaude. Je m'avance vers lui, imagine les enfants courir en été, les chiens trotter en automne, et je suis saisie d'une grande certitude : mon geste sera un héritage pour que l'on n'oublie plus.

Dans la poche de mon manteau, je saisis un sac plastique. Je recouvre mon carnet. Et sous un banc de bois qui borde le parc, mon journal trouvera refuge jusqu'au printemps, quand quelqu'un le découvrira, le lira, et comprendra.

En remettant mon masque et ma visière de protection pour reprendre le travail auprès de mes pensionnaires, je décide que cet acte ne sera pas isolé. Je recommencerai un carnet demain. Et un autre ensuite. Il y aura plusieurs journaux. Partout dans la ville. Disséminés, cachés.

Certes, l'inspiration m'est revenue alors que la vie s'en est allée, mais cette dernière reviendra. Au printemps, je l'espère, quand les journaux redeviendront gais.

L'esclandre

Olivier Lacalmontie, Montréal

— Bonjour.
— Bonjour Madame. Veuillez ôter ce qui vous couvre la tête s'il vous plait.
— Je vous demande pardon?
— Vous devez vous découvrir afin d'entrer dans le bureau Madame.
— Pourquoi?
— Votre tenue est inappropriée.
— Inappropriée? Ben voyons donc! Pourrais-je savoir pour quelle raison exactement?
— Elle ne respecte pas les valeurs de notre patrie.
— Pourtant, il me semble que chaque citoyen et citoyenne de ce pays est libre de porter ce qu'il souhaite selon ses valeurs et ses convictions, n'est-ce pas?
— Là n'est pas la question. Vous êtes dans un bureau de vote Madame, et vous transgressez la loi.
— Non, c'est faux! Je connais mes droits. Je vous présente mes deux pièces d'identité comme le prévoit la loi, c'est tout ce qui importe.
— Exercer son droit de votre est soumis à des devoirs, dont celui de se conformer à nos règles et à nos valeurs. Votre accoutrement est indigne, c'est un manque de respect flagrant envers nos institutions.
— Donc vous pratiquez de la discrimination en fonction de ma tenue? Pour ma part, je suis droit dans mes bottes et j'agis simplement avec mes propres croyances. Je dispose tout autant du droit de voter que n'importe qui!
— Écoutez Madame, vous nous faites perdre un temps précieux. Constatez par vous-même le nombre d'honnêtes citoyens qui patientent depuis un bon moment dans cette file. Allez-vous enlever votre fichu couvre-visage que l'on en finisse avec cette histoire?

— Non, je refuse catégoriquement de me découvrir. Et je ne vous permets pas de me parler sur ce ton. J'ai quitté mon pays et suis devenue citoyenne canadienne pour vivre dans une nation fondée sur la tolérance et la liberté. Le choix de sa tenue en fait partie. Qui êtes-vous pour me retirer ce droit?
— Nous sommes souverains dans ce bureau. Il s'agit de l'élection du premier ministre du Canada pas d'une foire, et vous devez vous plier à nos règles comme tout le monde.
— Personne ne peut m'obliger à me découvrir la tête. Que cela vous plaise ou non. J'irais voter telle que je suis arrivée.
— Vous ne voterez pas ainsi, soyez-en certaine. S'il faut faire usage de la force pour que vous quittiez les lieux, alors nous devrons appeler la police, Madame.
— Appelez la police si cela vous chante. Je ne sortirais pas du bureau de vote sans avoir exercé mon droit. Ce que je porte ne fait pas de moi une citoyenne de seconde zone ou une terroriste. Je n'ai menacé personne que je sache!
— Nous n'avons jamais prétendu de telles accusations. Insinuer cela relève de la diffamation.
— C'est pourtant ce que vous sous-entendez en proférant de tels propos discriminatoires!
— Nous vous demandons solennellement de cesser immédiatement cet esclandre. Nous devinons votre petit jeu et savons que vous cherchez à faire un geste à portée politique. Nous n'entrerons pas dans cette polémique avec vous, Madame. Nous sommes souverains en ces lieux et nous faisons respecter la loi électorale, un point c'est tout.
— Vous n'êtes qu'une bande d'ignorants, j'exige que vous vérifiiez la loi! Car je vous répète que je suis dans mon bon droit.
— Parfait, c'est ce que nous allons faire, et croyez-moi, vous allez finir par l'enlever votre accoutrement… Ou bien les forces de police vous feront quitter ce bureau de vote sur le champ.
— C'est ce que nous verrons!
— Patientez sur le côté, ce ne sera pas long.

— Ne vous inquiétez pas pour cela, je ne compte pas bouger d'ici.
— Madame, nous avons pu vérifier le contenu exact de la Loi électorale du Canada. Vous avez en effet le droit de conserver votre sac de patates sur la tête pour exercer votre droit de vote. Je vous invite à prêter serment par écrit quant à votre qualité d'électrice comme l'exige la Loi, puis vous pourrez avancer jusqu'à la machine numéro deux. Nos excuses pour ce fâcheux malentendu. Je vous souhaite un bon vote et une excellente journée.

L'Étale

François-Bernard Tremblay, Alma

La brume hésitait à se lever de la surface de l'onde quand l'étale toucha sa fin. La marée bascula. Le flot prit son positionnement, sa quête quotidienne.

Il s'était assis sur un banc du parc, les pieds ballants, comme ceux d'un gamin posté sur le parapet d'un quai faisant front à la mer. Il avait apprécié ce moment entre le jusant et le flot : l'étale. Synonyme pour lui de pause, d'accalmie, de stagnation. Comme si la marée hésitait avant de faire marche arrière, branlait dans le manche avant de partir vers la reconquête des terres.

Il est là, avec sa casquette de capitaine ornée d'un cordon doré, comme un vieux loup de mer à scruter les variations de la marée, les courants. Il aime bien les suivre. Se laisser porter. Il sent la nature lui envoyer des signes, le guider. Sans opposition, dans le rythme et la fluidité du sens imposé, de la force dominante. Comme le flot continu des promeneurs en cette fin de journée qui refluent au bercail après le boulot. De temps à autre, le vieux plisse les yeux, jette un regard au loin, croit apercevoir la terre… des côtes familières à moins que ce ne soit le bistrot de Roger. Roger? Impatient, il lève les yeux, attend que l'autre là-haut, il a oublié son nom et ceux de tous les autres compagnons, que celui qui tient la lunette lance du haut de sa vigie : « Terre! Terre! »

Mais ça n'arrive pas. Pas maintenant, alors qu'il rejoue le fil de sa vie! Soupçonneux, embrouillé, il marmonne quelques mots, à l'intention d'un compagnon d'infortune imaginaire. Mais tout ça reste lettre morte. Le pont est désert. Comme le parc. Comme son esprit parfois. Pas même un frère du passé, ni de correspondant. Vieux loup solitaire. Seul. Malmené par ses courants intérieurs. Il scrute le parc désert. Cherche du regard quelque part où il pourra s'accrocher. Roger? Il va y avoir un grain. La mer va se déchainer dans quelques instants. Peut-être dans sa tête. Presqu'au bord de la panique, il continue d'explorer

de la proue à la poupe, à tribord à bâbord, la possibilité d'une ile qu'espérait symboliquement Houellebecq. Une anse d'accueil pour abriter sa coque fragile quelques heures. Il le sait, il a écumé tous les océans et la vie. Il a reconnu les signes de changement de temps autour de lui et dans son corps : le vent qui tombe, des pensées qui s'entrechoquent, les trombes d'eau, l'humidité sur sa peau et le grand désert qui le meuble.

Puis, la brise froide de l'automne qui lui rafle le visage, les embruns qui s'accrochent à sa barbe tel du velcro, lui rappellent Jacques. Jacques? L'eau glaciale. La mer. Et s'il y avait naufrage? Jacques. Il a peur. Un peu. Il se tait. L'image de frère Jacques. Ne sait pas nager. Comme beaucoup de matelots, n'a jamais voulu apprendre. A survécu à deux naufrages sur des goélettes. Pas grand-frère Jacques. Ne savait pas nager. Lui non plus. C'était hier. Peut-être plus. Avant-hier. L'ainé. La voiture d'eau construite à l'Isle-aux-Coudres s'était graffignée les flancs contre les écueils à fleur d'eau. Les vents, les vagues s'étaient chargés d'en faire du bois d'allumettes. Frérot avait essayé de se battre, de rejoindre son cadet et un autre gars qui avait pu s'accrocher à un morceau de la poupe. Il l'avait vu s'affoler. S'éloigner d'eux. Il s'était retourné sur le dos pour flotter mieux, mais dans l'eau, territoire hostile s'il en est un, la panique avait repris ses droits et lentement, les courants de fond qui ramènent toujours au large l'avaient emporté. Il avait assisté impuissant à la noyade. Comme s'il avait les pieds et les mains liés. À côté de lui, un compagnon impuissant. Éphémère comme la mémoire.

Il s'arrêta de chercher. Il voyait à travers la pluie qui tombait drue, le lieu-dit de La Pointe rouge. Des rochers écarlates qui servaient autrefois d'échouerie aux petits bateaux en péril. Le montant de la marée l'avait charrié jusque-là, la bonne vieille marée qui ne se trompait jamais et ne trompait pas… fidèle.

***

L'Étale dura 12 minutes 34 secondes.

Roger regarda sa montre et sortit sur la terrasse. Une distraction de plus et il manquait le vieil homme du banc de parc juste en face. Il le vit se lever et s'apprêter à suivre la marée humaine qui retraitait vers la basse-ville!

Le vieux chercha un repère : à gauche d'abord, puis à droite. Décida de prendre le courant de la foule qui descend le boulevard. Il emboita le pas aux marcheurs quand tout à coup, il s'arrêta net. Et comme si soudainement il était remonté à la surface de la mer pour prendre un grand respire, il émergea des limbes.

— Henri! Viens écumer ta bière, vieux loup de mer!

Le marin sourit. Éclata de rire. Il regarda Roger qui servait un client sur la terrasse, celle où il prend sa bière avec des copains tous les après-midis.

Tous les après-midis où les courants de fond ne le tirent pas trop loin de la vie.

Lettres à ton absence

Louise Lebel, Québec

17 mai 2014, 15 h 38

Mes amies ont finalement réussi à me convaincre de passer un test. Je me plaisais pourtant à vivre avec cette incertitude qui me liait encore à toi, d'une certaine façon. Je ne voulais pas vraiment savoir ce qu'il en retournait. Repousser le moment de connaitre, repousser le moment d'agir.

Je suis donc à examiner les boites rose tendre et bleu poudre sans trop savoir vers laquelle mon choix doit se porter. Pourquoi tant de produits pour en arriver au même résultat? Tout ce que je veux savoir, c'est si une petite partie de ton absence grandit en moi en ce moment.

Un peu de retard, ce n'est pas la mer à boire. Même si d'ordinaire, mon cycle est régulier comme un métronome, les bouleversements de la dernière semaine l'ont assurément déréglé. Une semaine à vivre malgré ma peine, sept petits jours d'éternité.

Cette fois-ci, c'est moi qui suis partie. Comme un coup de vent, j'ai claqué la porte de ton logement en me promettant de ne plus me faire prendre. Ton attitude ambivalente et tes questionnements sans fin détonnaient avec mon envie de stabilité et ma détermination amoureuse. En pleine nuit, j'ai roulé jusque chez moi, le son de la radio à fond. Musique de guerrière et larmes amères.

Mais devant cet étalage, ne pas sentir ta main dans la mienne me fait mal. À présent, je sais qu'il est aussi difficile de quitter quelqu'un qu'on aime que de le voir partir.

17 juillet 2011

Ce matin, quand je me suis éveillée, j'avais momentanément oublié que tu étais parti. Mon esprit se sentait apaisé. Mais subitement, le vertige m'a rattrapé. Le chagrin est revenu vers moi dans le but de m'affliger un knock-out du cœur si intense qu'il a laissé en morceaux mon âme esseulée.

Il y a trois jours, tu as choisi de mettre fin à notre début d'histoire. Tu as écrasé du talon le germe d'amour qui commençait à prendre racine au creux de mon être. Le temps semble maintenant suspendu à cette larme qui roule le long de ma joue.

C'est la première fois qu'on me laisse. Ça fait un mal de chien.

17 mai 2014, 16 h 08

De retour à la maison, après beaucoup trop de temps passé à la pharmacie, il est temps de connaitre le verdict. Même si la boite indique que le test sera davantage fiable s'il est effectué le matin, maintenant que je l'ai entre les mains, je n'ai plus envie de patienter jusqu'au lendemain. Je me dis que, comme l'emballage contient deux languettes, j'en ferai un tout de suite et un autre demain à mon réveil.

À cet instant précis, j'aimerais que tu sois ici avec moi. Pour attendre. Longtemps. Toujours.

Trois minutes au compteur. Si aucune ligne bleue n'apparait dans la petite fenêtre, ma vie pourra rester la même. J'arriverai tant bien que mal à me passer de ta présence. À mon corps défendant, je m'interdirai de reprendre contact avec toi. Je tenterai de vivre ma vie en parallèle à la tienne.

Mais advenant le cas où un « + » se formerait sur l'écran de la languette, que devrais-je faire? Te le dire ou me taire? Aller te voir ou m'enfuir dans une autre ville pour vivre ma grossesse? Pourrais-je te mentir pour réaliser mon rêve de maternité?

Devenir une maman clandestine. Mon désir d'avoir un enfant pourrait-il vraiment l'emporter sur ma raison?

Élever ton enfant sans toi serait comme le sentiment d'avoir fait le plus merveilleux des rêves sans arriver à en garder le souvenir.

17 septembre 2010
9 h – Réunion de la Table de concertation jeunesse

Encore à moitié endormie, je me présente au CLSC afin d'assister à la réunion. Ce matin, je dois prendre la parole pour expliquer les services de mon organisme aux autres membres du groupe. Aujourd'hui, deux nouveaux intervenants sont présents à la table. Tu es l'un d'eux.

Après la rencontre, tu viens me parler pour qu'on puisse arrimer un partenariat entre nos deux organismes. Tes yeux brillent d'une flamme intense. Tu m'invites à diner. On parle du travail, de la région, de nos vies. Moi, célibataire depuis deux ans. Toi, dans un couple qui bat de l'aile et un garçon de trois ans. Sans le nommer, je sens le spectre du divorce planer au-dessus de ton histoire. On quitte le restaurant en se laissant nos coordonnées. Tu me rappelles une heure plus tard.

Après quelques rencontres, il est évident qu'un lien est en train de se tisser entre nous. Quelques jours après Noël, tu m'annonces que tu mets fin à ton mariage. L'espoir nait déjà dans mon cœur.

Il est difficile de vivre loin de la personne qui fait éclore un sentiment d'amour à l'intérieur d'une âme meurtrie.

17 janvier 2037

Mon amour, si tu la voyais. Elle rayonne dans sa longue robe blanche. Et que dire de son futur époux. Ils sont tellement beaux ensemble. Quand ils se regardent, j'ai l'impression de nous

revoir à l'époque où le soleil brillait dans nos yeux. On s'est aimé nous deux, pas vrai?

Si tu étais encore parmi nous, tu serais tellement fière de notre fille. Elle est un esprit libre tout comme toi. C'est une jeune femme fonceuse, courageuse, qui n'a pas peur de prendre sa place.

Aujourd'hui à l'église, c'est moi qui remonterai l'allée avec elle. Tu me connais, je retiendrai avec peine mes larmes. Je la laisserai au pied de l'autel devant l'homme qu'elle aime. Je retournerai m'assoir et pleurerai de joie en voyant notre enfant si heureuse. Mais j'aurai aussi au bord des cils des larmes pour toi, mon adoré, qui n'est plus avec moi pour partager ce bonheur.

17 mai 2014, 16 h11

Pendant les trois minutes prescrites, j'ai résisté à l'envie de regarder la languette. Maintenant que le temps est écoulé, j'hésite à porter mon regard dans sa direction. Et si c'était négatif… ou bien positif.

Négatif. Une vague de joie me submerge. C'est le meilleur résultat possible dans la situation actuelle. Qu'aurais-je fait d'un enfant et comment aurais-je pu l'élever seule? Maintenant je pourrai passer à autre chose et arrêter de pense à toi.

Mais brusquement, le ressac me saisit. Je ressens une immense tristesse face à ce test négatif. J'aurais aimé réécrire notre histoire, nous offrir une fin heureuse.

Je devrai accepter de vivre avec ton absence dans mon cœur, sans la voir naitre de mon ventre.

Lili

Julie Arseneault, Saint-David-de-Falardeau

Je m'appelle Lili, j'ai 7 ans. On m'a toujours dit que j'étais grande pour mon âge. J'aime ça quand les adultes me le disent, je me sens grande comme la terre et la lune. J'ai beaucoup d'amis, mais surtout des grands. Ce sont les amis de maman avant tout, mais c'est correct. Ses amis viennent tellement souvent à la maison que maman m'a même proposé d'en appeler certains « mon oncle » ou « ma tante ». Ils ne sont pas vraiment parentés avec moi, mais ça semble leur faire plaisir alors moi, je le fais. J'aime ça lorsqu'ils viennent nous rendre visite. Ça met beaucoup de vie dans l'appartement. Je deviens surexcitée. J'ai envie de leur montrer tous mes nouveaux dessins et je bouge partout pour attirer leurs regards. Quelquefois, j'ai même l'impression que les adultes s'intéressent vraiment aux trésors que j'ai à leur dévoiler. J'adore recevoir toute cette attention. Sauf quand c'est mon oncle Paul qui s'occupe de moi. Lui, j'aime moins ça.

En ce moment, je suis perdue dans mes pensées. J'ai les yeux fixés. Mes souvenirs vont et viennent. Je suis très calme, seulement je me sens drôle.

Un peu comme la fois où maman m'avait laissé manger ce que je voulais pour souper. J'avais décidé de me faire une recette spéciale avec tous les ingrédients que j'avais trouvés. De la farine, de l'eau, du sel, de la mayonnaise. La mayonnaise, c'est mon aliment préféré. J'aime tellement ça que j'en mange à la cuillère! Ma mamie m'avait déjà montré comment préparer des gâteaux, alors je savais le faire. Ce soir-là, j'avais fait une énorme portion. J'avais une faim de loup, car maman avait oublié de préparer le diner.

Des fois, elle oublie des choses ma maman, mais je sais pourquoi, elle me l'a dit. Elle est malade. Elle a quelque chose de comique… Non! de chronique, c'est ça! Quand ça lui prend,

elle a tellement mal à la tête que ça lui fait oublier le reste. Quand maman se repose, elle dort comme une buche. Quelquefois, je fais exprès de faire beaucoup de bruits, mais elle ne se réveille même pas. Maman, elle est comme la princesse au bois dormant. Parfois, c'est pratique, surtout quand elle n'entend pas son cadran le matin. Du coup, j'ai un jour de congé à l'école.

Mais là, c'est moi qui me repose. Couchée sur le divan.

Je préfère dormir ici que dans ma chambre. Ça me fait moins peur et en plus j'ai besoin d'écouter la télévision pour m'endormir. Ça me ramène à ces moments vraiment plaisants quand maman décidait qu'on se faisait un camping dans le salon. On écoutait des films d'horreur, car ce sont ses films préférés et ensuite on se collait fort, fort, fort pour s'endormir. Mais attention, je ne dors pas toujours, toujours sur le divan. Quand maman reçoit la grande visite, elle m'oblige à demeurer dans ma chambre. C'est injuste! Les adultes font la fête et moi j'aurais envie d'être avec eux! De toute façon, ils parlent tellement fort que je ne pourrais jamais m'endormir. Mais c'est non, c'est une fête pas d'enfants. Même pas pour les enfants aussi grands que la terre et la lune. À l'aise sur mon divan, je me rappelle aussi qu'il y a des matins, quand j'ai de la chance, certains invités sont encore assis à la table. Dans ce temps-là, je m'empresse de leur faire la jasette. Quelquefois ça marche, d'autres fois par contre, je vois tout de suite dans leur visage qu'ils sont trop fatigués. Pour faire ma fine, avant que maman se lève, je débarrasse la table. Maman dit que je suis bonne dans le nettoyage. Je sors un gros sac de poubelle et j'y jette toutes les bouteilles vides. Les grands appellent ça des « corps morts ». Je trouve ça drôle comme nom. Plus il y en a, plus je suis contente. Je vais pouvoir aller les porter au dépanneur pour m'acheter des bonbons.

Je suis très calme, lourde même, j'ai l'impression que mon corps s'enfonce dans les coussins. Le sommeil est proche.

Avant de m'endormir, je rêvasse. Je pense à mamie. Elle sent toujours bon ma mamie. Un mélange de sucre et de fleur. Avant que je commence l'école, j'étais plus souvent chez elle, mais comme maman et mamie ne restent pas dans la même ville, je ne peux pas retourner chez mamie après l'école, juste les fins de semaine. En plus, mamie, elle n'a pas besoin de se reposer alors on joue et on cuisine toute la journée. On fait toujours mes plats préférés. La seule chose que je n'aime pas chez elle, c'est qu'à chaque fois que j'arrive, la première chose qu'elle fait, c'est de me mettre dans le bain. Elle frotte trop fort avec le savon et en plus j'en ai toujours dans les yeux. Mamie dit que je sens la cigarette. C'est même pas vrai. Puis, elle coupe mes ongles et chaque fois elle répète qu'ils sont trop longs et qu'ils sont pleins de microbes. J'imagine tous ces petits poux qui grouillent en dessous de mes ongles.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine, je me concentre sur son rythme, on dirait un tambour. Je me laisse bercer par cette musique. Le dodo vient, je le sens.

Je repense à ma journée. Elle ne vient pourtant que de commencer. En me réveillant ce matin, il n'y avait personne de réveillé, mais je sais qu'il y a eu de la visite, car la table est pleine. J'ai bien tout nettoyé! Peut-être que c'est pour ça que je suis déjà fatiguée. J'ai travaillé fort. J'ai même eu droit à une surprise. Quelqu'un avait laissé des bonbons sur la table. J'espère que maman ne me punira pas de les avoir mangés…

Moi et mes fantasmagories

Johanne Bolduc, Saint-Félix d'Otis

Moi et mes Fantasmagories! J'ai un peu honte, je l'avoue. Comme j'habille la vie d'artifices parfois, sans trop y réfléchir! On n'évalue pas toujours le sens des paroles, la portée des mots et l'impact qu'ils peuvent avoir sur les autres. Mais ne vous est-il pas déjà arrivé de vous surprendre à inventer des histoires? Ça me rassure tellement de valser à travers toutes sortes de fantasmagories au plaisir de mes auditeurs, surtout lorsqu'ils prêtent l'oreille aux édifications de mes allégories. J'habille souvent la réalité à ma convenance. C'est mon plus grand défaut et une qualité aussi. Peut-être une espèce d'échappatoire au quotidien pour mieux maquiller la réalité.

Souvent, je raconte à mes enfants l'histoire d'une sorcière. En fait, il s'agit d'une fable purement inventée pour meubler leur imaginaire… ou presque, puisque les gens du village, par les rumeurs, contribuent aussi à nourrir toutes ces élucubrations. Quand l'occasion s'y prête, nous allons nous promener en famille. Nous avons l'habitude de suivre toujours le même chemin. D'abord, une petite virée sur le quai en suivant la grande allée bordée de vieux érables, puis pour terminer, on emprunte un sentier en terre battue longeant le boisée. Au bout de cette route, c'est là que vit celle que l'on surnomme la sorcière. Cet endroit avait inspiré et rendait vivant mon conte fantaisiste.

La sorcière habite une petite maison blanche, dont la peinture devient de plus en plus érodée par les intempéries du bord de mer. Certes celle-ci profiterait surement d'un peu d'amour. La demeure est ancrée au pied d'une chute, dont le bruit constant et sa brume en effervescence ajoutent à l'atmosphère quelque peu mystérieuse qui l'enveloppe. Le débit de l'eau s'apaise dans la mer à mesure que le printemps avance, sans jamais mourir. Ses volets laissent entrevoir de vieux voilages, jaunis par les rayons du soleil et l'usure du temps. La végétation semble

vouloir prendre possession de son toit, et les murs lézardés nous ramènent à une autre époque. Une clôture de bois défraichie encadre le jardin où les mauvaises herbes ont pris racine. Un vieux pommier avec quelques branches altérées et des talus épars de vivaces et de marguerite sauvages colorent ce refuge.

Chaque matin, depuis des lunes, la sorcière emprunte le même trajet. Un chemin tracé à travers les graminées qui dansent avec les vents, jusqu'au chemin de fer longeant le fleuve. Elle marche dans l'air salin, à l'aide de sa canne que l'on devine improvisée; un vieux bout de bois qu'elle a probablement récupéré sur la grève, apporté par la marée. Elle jette sur ses épaules une large cape noire à capuchon. Son dos cyphosé et sa démarche lancinante trahissent son âge. Ses longs cheveux grisonnants ont contribué à lui conférer ce statut dans tout le village.

Énigmatique, la sorcière ne parle à personne. Elle semble s'intéresser davantage aux geais bleus et autres oiseaux qu'elle croise sur son chemin. On l'aperçoit souvent au retour de sa promenade, la canne dans une main et un bouquet de fleurs sauvages dans l'autre. Comme une huitre dans sa coquille, elle se réfugie dans sa rustique demeure. L'isolement et la solitude sont devenus ses meilleurs alliés; du moins en apparence. Sa vie d'ermite, ainsi que la façon de vivre son quotidien questionnent les gens du village. Pourtant, personne n'ose l'aborder. Pas plus que moi d'ailleurs. Question de respecter son univers, je suppose. Avec le temps, l'aura projetée par la collectivité avait-elle créé une barrière à l'humanité? De quoi avait-on peur?

Pour les enfants, il s'agit d'une histoire racontée, un peu fantaisiste. J'avive mes contes oniriques au gré de mes fantaisies et de mon imagination fertile, au grand plaisir de ceux-ci. J'en suis venu à me questionner et à imaginer la vie passée de cette femme. D'où venait-elle? Comment avait-elle vécu? Avait-elle eu des enfants? Où étaient-ils? J'aurais aimé lui parler car on sait que derrière chaque personne, il y a une histoire, et la sienne était gardée bien secrète.

Peut-être, au contraire, avait-elle eu une vie bien remplie. Que cet univers tenait lieu de domaine pour elle. Cette maison qui nichait à travers les arbres, au creux des montagnes, bordée par la mer avec les vagues en bruit de fond. Nul doute qu'elle était riche de cet environnement si apaisant. Une reine dans son château. Tout dépend de notre regard.

Ce matin, comme à tous les jours de la semaine, j'enfile mon uniforme et me rends à l'hôpital. Lors de l'attribution des tâches, on m'informe qu'une nouvelle patiente est installée dans la chambre 204. On l'a retrouvée inconsciente près de la plage. J'entrouvre doucement la porte. Elle sommeille paisiblement affublée d'une jaquette d'hôpital. Sur la chaise, une cape noire et une canne en bois. Elle ne semble pas avoir de famille, m'informe ma consœur.

Elle est là, devant moi, sans artifice, son corps frêle et déformé par le poids de la vie. Je mobilise doucement chacun de ses membres, fragiles comme le verre. Si elle pouvait me raconter. L'espace d'un instant, elle ouvre les yeux, puis les referme. J'ai cru percevoir l'ébauche d'un sourire. Un élan de tendresse m'envahit. Elle a réussi à m'émouvoir. Elle fait tout de même partie de mon quotidien, et de mes élucubrations.

Il est seize heures. C'est la fin de ma journée de travail. Avant d'entrer à la maison, je dévale la rue principale à la recherche d'un commerce.

« Bonjour Madame. Vos plus belles fleurs s'il-vous-plait, pour livrer à l'hôpital, chambre 204 ».

Renoncer au futur

Emma Westenberg, Westmount

Je ne veux plus le marier. Je suis seule, dans mon lit, à me donner de la force. Mon nom est Aïcha. Le mariage est demain.

Notre premier voyage était à Paris. Ma destination idéale était Mykonos, et non pas une capitale romantique dont le nom évoque déjà des souvenirs douloureux. Le jour, nous marchons à travers les ruelles étroites. Nous étions souvent en train de boire. Robert insistait toujours pour qu'on découvre une ville nocturne. Il buvait le champagne à gros goulot. Bien que la situation financière ne représentât pas un enjeu, je détestais revenir à l'hôtel avec un homme ivre. Celui-ci ne pouvait marcher droit et ses paroles étaient incompréhensibles. Il vomissait dans la baignoire luxueuse, ayant pour vue la tour Eiffel. Son corps ne pouvait balancer adéquatement son mode de vie. Même avec ses défauts, je ne pouvais pas le quitter. J'avais des rêves similaires à lui. Je voulais recevoir sa richesse et son pouvoir. En tant que femme, je désirais appliquer à une université américaine de la Ligue Ivy. Une fois le diplôme entre mes mains, je pourrais enfin me séparer de Robert.

Durant le temps des fêtes, il prend soin de moi. Notre activité favorite consiste à patiner sur le lac aux Castors du Mont-Royal. Les mains gelées, nous tentons de trouver une place pour s'assoir. Elles sont toutes prises. Chausser nos patins, avec des doigts inertes, est une tâche difficile. Après que nos lacets soient en boucle, nous nous promenons malaisément jusqu'à la patinoire. Le tout est décoré : les sapins entourés de guirlandes, les lumières projetant du vert et rouge et la musique de Noël jaillit des haut-parleurs. Les Montréalais sont heureux de pouvoir se réfugier à cet endroit pour apprécier la magie de l'hiver. Après quelques heures, nous entrons dans le chalet. De la même manière que lors de notre arrivée, le même brouhaha existe. Robert commande deux chocolat chauds, avec crème fouettée, et commence à parler avec le caissier. Ainsi, puisque je

commence à m'ennuyer, je regarde son cellulaire avec attention. Pour un homme d'affaires qui est conscient de son apparence, il ne porte pas assez d'attention à la propreté de ses objets. La vitre brisée, le bouton du volume cassé et la caméra ensevelie sous la crasse ne vont pas attirer de nouveaux clients. Un texto apparait. J'évite de le regarder. Je ne veux pas fouiller dans les affaires privées de mon chum. L'ennui est trop puissant. Tranquillement, je déplace mon regard vers la lumière du téléphone. Viens me voir. XOXO. Je croyais le comprendre. Sa personnalité était transparente. Je pouvais voir à travers ses mensonges et ses doutes. Il ne pouvait jamais me surprendre. Je le voyais toujours venir. Nous étions à l'unisson, même ses cheveux bruns se confondaient avec les miens, de manière élégante. Son sourire était contagieux. Autre que de me faire rire, Robert travaille très fort. Il gère une centaine d'hommes chaque année. Son entreprise fonctionne parfaitement. Ses employés l'apprécient comme un leader compatissant et charismatique.

Mon cœur s'arrête. Est-ce que je rêve? Robert dépose le liquide chaud sur la table sale, réveillant mon esprit. Il commence à me parler de ses projets pour 2021. Celui-ci veut embaucher plus de personnes québécoises afin de contribuer à l'économie locale. Il compte avoir des entrevues sur ZOOM. Tout en rigolant, il affirme que les employés potentiels devront se tenir debout pour qu'il puisse voir leurs pyjamas. Il commence à tousser. Des sanglots de joie parviennent sur son visage. Je ne suis pas de la même bonne humeur, mais je me contente de sourire pour le soutenir.

Son argent me motivait à continuer la relation. De plus, les parents de Robert étaient exigeants envers moi. Ils voulaient que leur fils unique épouse une fille éduquée. Je ne pensais pas de la même façon, évidemment. Sa santé était dégradante et inquiétante. Je ne suis pas en mesure de l'aider.

Un cognement à ma porte. Ma mère souhaite que je sorte de ma chambre pour aller danser. Bouger mon corps, au rythme de la musique, ne m'intéresse pas. J'avale ma salive et j'énonce fortement, afin que le monde puisse m'entendre : « Robert est malade. Il a le SIDA. »

Retrouvailles
Mayane, Québec

Te voilà dans sa chambre d'hôpital. Sa petite chambre aux murs blancs. Si blancs. Oh, comme tu aimerais la prendre dans tes bras, l'embrasser et lui dire jusqu'à quel point tu l'aimes! Mais elle ne t'entend pas ta mère. Et ne voit pas non plus les larmes dans tes yeux, elle qui est dans le coma.

Jamais tu n'oublieras la dernière fois que vous vous êtes vues. Jamais non plus tu n'oublieras son regard. Et les mots qu'elle t'avait dits. Les mots d'une maman : « Prends bien soin de toi. » Elle qui se savait pourtant condamnée. Et toi, toi qui l'ignorais. Tu pensais qu'elle guérirait. Elle s'en était toujours sortie, ta mère. Elle était tellement forte. Résiliente. Têtue même. Pourquoi pas cette fois? Mais tu aurais dû te douter que quelque chose ne tournait pas rond. Par trois fois, elle était rentrée à l'hôpital en autant de mois. C'était difficile pour toi de savoir. Tes sœurs ne te disaient pas tout pour ne pas t'inquiéter, ta mère non plus. Et tu vivais si loin… Mais tu l'appelais souvent, cependant. Elle ne te répondait pas toujours, car elle avait trop mal. On avait alors augmenté ses doses de morphine pour la soulager un peu puis elle devenait toute mélangée. Ses propos aussi. Et quand tu lui téléphonais et que vous n'arriviez pas à vous comprendre, tu avais tellement mal toi aussi.

Un jour, tu lui avais annoncé une bonne nouvelle. Tu allais donner un atelier d'écriture l'automne prochain pour la première fois de ta vie. Tu en étais toute contente. Elle, en entendant le mot « écriture » avait pensé que tu lui parlais du conte que tu lui avais apporté la dernière fois que tu étais allée la voir à l'hôpital. Ce texte, c'est toi qui l'avais écrit. Et elle t'avait alors dit au téléphone : « En tout cas, je trouve ça beeeennn beau… » Cela t'avait tellement touchée. C'était la première fois qu'elle te faisait un compliment, du moins te semblait-il. C'était

rare qu'elle complimente ses enfants, de peur qu'ils aient trop la « grosse tête ».

Tu lui avais montré aussi quelques photos de l'exposition que tu préparais. Et parmi elles, il y en avait une qu'elle aimait particulièrement. « C'est beau ça, on dirait des fleurs… » Tu t'étais alors dit que tu la ferais agrandir et encadrer pour lui faire une belle surprise qu'elle n'aurait finalement jamais la chance de voir.

Comme tu regrettes de ne pas être venue plus tôt! Et même de ne pas être allée plus souvent la voir à la maison. Quand elle allait bien et qu'elle vivait avec Pantoufle, son petit minou. Elle a toujours aimé les chatons, même ceux qui cassaient les boules du sapin de Noël. Mais son chat, c'est ta sœur Suzanne qui l'a maintenant. Sauf qu'elle en a un elle aussi et qu'ils ne s'entendent pas vraiment… Un jour, elle était venue te chercher au terminus d'autobus avec ta mère. Tu venais de faire huit heures de route. Tu étais fatiguée, mais contente de les voir. Tu ne savais pas qu'elles t'attendaient. Ç'avait été une belle surprise. Vous étiez alors allées manger au Mike's. Ç'avait été vraiment chouette. Tu aurais tant aimé y retourner avec ta mère. Ou bien encore aller au centre d'achats, prendre un café. Comme vous faisiez déjà. Jamais tu n'aurais cru que ça te manquerait autant de faire des choses aussi banales…

Ta mère est seule dans sa chambre, maintenant. L'Amérindienne qui la partageait avec elle est partie. Elle doit être guérie. Tu te souviens quand tu l'appelais parfois, c'est elle qui répondait. En anglais. Tu n'arrives pas à te souvenir si elle parlait en algonquin avec les gens qui venaient la visiter. La plupart des Autochtones ne parlent plus vraiment leur langue maternelle maintenant. C'est triste. Tu te souviens qu'à l'école il y en avait des Indiens, comme on disait, et quand ils discutaient entre eux, tu ne comprenais rien, mais cela sonnait à tes oreilles comme une jolie mélodie.

Tu te demandes si on donne quelque chose à ta mère, si on la nourrit par intraveineuse. Tu aimerais bien le demander à quelqu'un, mais il n'y a jamais personne qui passe dans la chambre. Dans le petit tiroir entrouvert de la table de chevet, il y a une boite de chocolats à moitié entamés. Tu es sure que c'est ta sœur Chantal qui lui a donnée. Elle lui fait souvent ce genre de cadeau. Il y a aussi le bouquin que tu lui as offert la dernière fois que tu l'as visitée. C'est un livre spirituel rempli de témoignages de gens qui ont traversé de l'autre côté, mais qui en sont revenus. Tu espérais, en lui offrant ce présent, l'aider un peu. L'aider à elle aussi traverser, même si tu ne savais pas qu'elle partirait. Pas tout de suite, en tout cas. Tu lui en avais même lu des bouts. Et attentivement elle écoutait, comme toi tu l'écoutais quand, petite, elle te lisait des histoires.

Tu aimais tellement ça qu'elle t'en lise! Et tu avais si hâte d'apprendre à lire toi aussi! Tu te rappelles même les deux premières phrases apprises en classe : « Luc va à l'école. » et « René joue avec le ballon. » Tu te souviens aussi quand ta mère travaillait dans une librairie. Elle y faisait le ménage et t'emmenait avec elle parfois. Chaque fois, tu étais si contente! Assise en indien, tu feuilletais les beaux livres d'images tout neufs. C'était bien différent de ceux tout usés de la bibliothèque municipale que tu fréquentais assidument comme tes sœurs. Tu adorais lire quand tu étais petite. Ce furent d'abord les contes de fées; ceux d'Andersen, de Perrault, des frères Grimm. Puis les mini-romans de la Bibliothèque rose. Tu te rappelles très bien Oui-oui qui vivait au Pays des jouets. Il était tout en bois et faisait toujours « oui » de la tête, d'où son nom. Ensuite, ça a été Fantômette de la Bibliothèque verte. Et plus tard, la poésie de Nelligan que tu trouvais si belle.

Tu te demandes si ta mère a lu le livre que tu lui as donné. Tu aurais bien aimé lui en lire davantage, mais tu avais très mal à la gorge cet été-là. Il faisait pourtant 32 °C dehors et on étouffait, ici, dans sa petite chambre. Jamais il n'avait fait aussi chaud en Abitibi. Jamais. Il n'y a pas juste ta mère qui est malade, on dirait. La planète aussi. Peut-être même qu'un jour serez-vous

forcés d'aller habiter ailleurs, si vous voulez survivre… Elle aussi va bientôt s'en aller. Son visage est si blanc. Blanc comme les murs de sa chambre. Et elle respire à peine…

Alors tu te penches vers elle et, tendrement, tu lui murmures à l'oreille : « Va dans la lumière, Maman. Je t'y rejoindrai un jour. Et j'ai déjà si hâte. Si tu savais… »

Concours de nouvelles
Prix littéraire
Damase-Potvin

PRIX LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN

MOT DU PRÉSIDENT

Pour sa 26e édition, le Prix littéraire Damase-Potvin vise haut. Du haut de son Balcon – inspirant thème proposé par le président d'honneur, l'auteur Hervé Bouchard – il s'offre une vue d'ensemble sur une partie du paysage littéraire saguenéen et jeannois.

Ainsi, nos jurés, comme des Baieriverains juchés à leur balustrade devant la baie des Ha! Ha!, ont vu s'accoster au port, poussés par les marées, des textes de tous les horizons. Je tiens à souligner l'audace des auteurs et autrices, leur imaginaire foisonnant ainsi que la qualité littéraire de leurs nouvelles inédites, écrites pour l'occasion.

Vous retrouverez donc entre ces pages les lauréats de nos catégories Jeune adulte (18-30 ans), catégorie présentée par la Caisse Desjardins La Baie–Bas Saguenay, Adulte (31 ans et plus) et Professionnelle, catégories présentées par Ville de Saguenay. Le Prix littéraire Damase-Potvin tient à remercier l'équipe de la revue de création *La Bonante*, qui contribue au rayonnement de nos gagnants.

Enfin, le Prix littéraire Damase-Potvin ne saurait exister sans ses indéfectibles partenaires : Écrivain·e·s de la Sagamie, ministère de la Culture et des Communications du Québec, les députés François Tremblay, Sylvain Gaudreault, Alexis Brunelle-Duceppe, Mario Simard et Richard Martel, l'Université du Québec à Chicoutimi, les librairies Marie-Laura et Les Bouquinistes, les cégeps de Chicoutimi et de Jonquière, Les Films de La Baie, Dery Telecom, Conception graphique MC, Les Éditions La Peuplade, le magazine Nuit Blanche et la revue Zone occupée.

En ces temps où la littérature se révèle comme un phare d'une indéniable importance, je vous souhaite à tous une bonne lecture.

Keven Girard
Président, Prix littéraire Damase-Potvin

Catégorie professionnelle

Lauréat

A64

Charles Sagalane

A64 s'était dit : je ne ferai qu'une chose, je regarderai l'arbre. La journée était belle, la brise, bonne, et l'arbre près du balcon se laissait tranquillement observer. Sa ramure remuait à peine. Ses feuilles, quand on les détaillait, se révélaient oblongues et dentelées. Elles avaient une façon unique de toucher la lumière et de réagir à l'air d'été. Chacune, pourrait-on suggérer, défendait sa personnalité subtile. Cela se reconnaissait aisément. Des branches dégarnies, mortes, rappelaient le rude passage de l'hiver. Elles étaient l'exception. Dans une sorte de grand tout, la feuillaison scintillait intensément en un aplat serein. Pas besoin d'être une âme sensible pour déceler cette troublante harmonie.

A64 n'avait jamais pris conscience qu'il faisait partie d'une création plus vaste. On aurait dit que l'arbre voulait lui suggérer cela. Son potentiel de formes et de lumières paraissait sans limites. Le tronc se divisait en trois branches maîtresses. Elles-mêmes fusaient de toutes parts. Ce réseau soutenait une vaste ombrelle de vert chlorophylle. Il y avait de la légèreté dans cette structure, une efficacité mouvante. Des branches basses, assez massives, avaient été sciées, à en juger par les cernes clairs de l'écorce. Il était étonnant que du bois puisse s'allonger de la sorte, s'élancer vers le ciel, se partager et se répandre, voire retomber, tout en résistant aux intempéries et aux vents. À bien y regarder, les branches se croisaient et se superposaient. Elles tissaient un lacis de tiges fines et fortes. Elles savaient naturellement où s'arrêter de manière à composer un dôme

parfait. Il n'y avait pas de principe rigide dans la pousse des ramures. Sans doute s'agissait-il de cueillir le plus possible de lumière. Quel étrange moteur de la matière…

A64 se fit la réflexion qu'il y avait des milliers de perspectives pour observer un seul arbre. Du balcon, lui n'en possédait qu'une. Il aurait bien aimé varier son point de vue sur cette vaste ramure chargée de feuilles. La considérer de très loin, simple touche fuyante, ou la parcourir d'en dessous, comme un écureuil dévalant son réseau de branches. L'approcher comme une corneille ou une mésange – ce qui n'est pas la même chose quand vient le temps de s'y percher ou d'y faire son nid. On pouvait même imaginer une chenille trouvant sa volupté à grignoter une immense feuille et une larve frayant son couloir dans l'aubier. Impossible d'épuiser ce qu'il y avait à voir de l'arbre. Cela provoquait une restriction inconfortable, presque douloureuse – pour qui peut ressentir la douleur.

A64 prit la mesure de ce qu'il n'arriverait pas à connaître d'un tel être végétal. La nuit, ce devait être un monde en soi, filtrant la lune et abritant on ne sait quel insecte. Mais attention, se répéta-t-il, mon but est de regarder l'arbre. Et il le détailla longtemps, sans se lasser. Parfois, il lui arrivait de songer à ce qu'il ne pouvait saisir de cette vie grouillante. Une forme de tristesse s'installait alors, une sensation où le mental n'avait pas sa voix. Peu à peu, l'arbre se dressait comme un mystère. Du balcon, on pouvait supposer que son système racinaire s'étendait aussi largement que sa houppe. Et qu'il communiquait par un lot de radicelles avec ses congénères. L'arbre nourrissait le mycélium de champignons amis, pas tous les champignons, seulement ceux que son espèce avait apprivoisés et qui comptait parmi ses alliés. C'était tout un réseau d'échange et d'entraide, d'existence souterraine, auquel le regard n'avait pas accès. Pas une racine apparente d'ailleurs ne trahissait ce monde caché. Plongeant dans la pelouse moelleuse, l'arbre n'avait pas eu besoin de développer ces doigts crochus qui s'agrippent aux mauvais sols. Ce devait être un bonheur de goûter l'abondance nourricière d'une terre grasse et meuble. Cette nostalgie qui grandissait, d'où venait-elle?

A64 se demanda s'il pouvait observer des signes de déclin sur un spécimen aussi majestueux. Il discernait bien un peu de mousse verdâtre, à la base du tronc. Et l'écorce? C'était un phénomène en soi. Un miroir du vieillir… Comme il aurait voulu y promener son regard! Même de loin apparaissaient les stries profondes de la base, les plis de la partie médiane, la surface rêche puis lisse des hauteurs. L'arbre cumulait les âges, portant sa progéniture à la cime et ses ancêtres aux racines. Quelques feuilles comportaient des taches rouille. Rien qui puisse donner à penser que ce vivant couvait quelque symptôme de dégénérescence ou de décomposition. L'arbre était bien vivant. Et il continuerait de croître longtemps. Cette pensée court-circuita le reste.

A64 se dit encore qu'il ne savait pas regarder l'arbre. Il n'en voyait que les détails, la matrice superficielle : sa vraie nature lui échappait. Pour le temps qu'il lui restait sur le balcon, il décida de scruter autrement. Mieux valait aborder l'être végétal d'une manière intuitive. Il coupa donc la source de ses images visuelles, olfactives et sonores. Au bout d'un moment, il pressentit l'entièreté de l'arbre. C'était une mouvance tranquille et ample. Il n'y avait pas de mots pour la cerner. La conscience communiait simplement avec ce qui faisait l'arbre. Sans stimuli, sans raison. Par une incroyable appartenance. Pourquoi ne pas avoir tenté cette expérience auparavant?

A64 sut que la conclusion était arrivée à une succession de bruits dans l'escalier. Une perturbation se propagea en lui. Des informations qui lui auraient paru triviales le heurtaient à présent. L'homme de service venait d'entrer et se dirigeait vers le balcon. La vérité factuelle le choquait – c'est le mot, oui, le choquait. Son modèle déclaré désuet, il serait relégué à la ferraille. Tout simplement. Brutalement, sentait-il pour la première fois. Car un constat se révélait limpide comme l'immense feuillaison qu'il scruta jusqu'au dernier instant : il commençait seulement à voir l'arbre.

Mention spéciale

Gounod au balcon

Yvon Paré

Je répétais Roméo et Juliette à l'opéra de Montréal. Marie-Ève Munger était la plus incroyable Juliette. Et ce fut le masque d'abord, le port obligatoire dans le métro, les autobus et les salles de spectacles. La quarantaine, dans mon cas, confiné dans mon appartement avec mon chat Boucar. Il était plutôt heureux de m'avoir toute la journée pour les câlins, les ronronnements et les siestes. Avec sortie en après-midi, sur le balcon, pour le soleil, les soins aux géraniums.

Le voisin d'en haut, un chauve aux bras tatoués, a lancé l'appel le premier soir. Le virtuose du trombone a joué un extrait du Concerto en si bémol majeur d'Albrechtsberger. Un moment de grâce!

Il osait, le chenapan!

Ce serait donc Gounod au balcon, sous la direction du tromboniste. Nous devions tout réinventer, Arruda et Legault le disaient à la télévision. Boucar a pris sa place entre les tomates italiennes et les géraniums. Une grande respiration et je me lançai.

L'amour, l'amour…

… C'est là que dans la nuit rayonne sa beauté!

Ah! Lève-toi, soleil! Fais pâlir les étoiles.

Le tromboniste tatoué a conclu la soirée avec un couac qui a fait bondir mon chat. Quel silence terrifiant! Même les fleurs de géraniums et les bacs de fines herbes étaient figés.

Le lendemain, je sortis sur le balcon maquillé, rasé de près, vêtu d'une cape et du grand chapeau que je portais pendant les représentations de Cyrano. J'ai ouvert les bras en attendant le do du maestro, une note qui s'engouffra dans les ruelles, longea les trottoirs jusqu'à la tabagie Rossini.

Peu à peu, des gens s'installèrent. Un homme s'est adossé au mur, en tenue de soirée, chemise et cravate, cheveux gominés et gants blancs. Une femme avait du mal à s'asseoir dans sa robe à imprimés discrets. Deux autres couples ont pris place et j'ai fermé les yeux, imaginant Marie-Ève Munger.

Tous applaudirent quand j'eus lancé la note finale.

Ô, Roméo, pourquoi ce nom est-il le tien?

Abjure-le, ce nom fatal qui nous sépare

Ou j'abjure le mien.

La voix venait de l'autre côté de la rue, du balcon fermé par un rideau de tulle, juste en face. Des mains effleuraient le tissu dans les ardeurs du soleil couchant. C'était la Tebaldi ou Renata Scotto. Plutôt Maria Callas. Des couples ont applaudi. Avec les gants, c'était l'envol d'une centaine de pigeons.

J'ai mis du temps à m'endormir, ce soir-là. La voix était pure, veloutée et sensuelle. Les mains glissaient lentement comme les cygnes de Corot qui donnent l'impression d'effleurer la surface de l'eau. Toute la journée d'après, j'ai tourné dans l'appartement, surveillant le balcon au rideau de tulle qui frémissait. Même Boucar était plus nerveux et miaulait pour un rien.

Les couples se sont installés.

Des élégantes avec un large chapeau et d'autres arborant d'extravagantes chevelures. Les colliers et les bijoux captaient les rayons obliques du soleil couchant. J'étais subjugué par les gants qui montaient jusqu'aux coudes, comme des cous d'oies sauvages.

Je tentais de me calmer, prenant de profondes respirations.

Boucar me précéda, regagna sa place. Des applaudissements discrets saluèrent notre entrée. Une porte claqua. La femme du rez-de-chaussée sortit avec son violoncelle, s'assit au milieu de la rue et accorda son instrument. Le joueur de trombone donna la note, un si prolongé. J'ai repris au début, juste après l'élan des chœurs, la cavalcade des voix.

J'ai compris qu'il fallait m'arrêter à un remous du rideau. J'avais cru reconnaître la voix cristalline de Karina Gauvin.

Le lendemain, les couples étaient plus nombreux dans les loggias de l'avenue Albani. Ils applaudissaient avec une certaine retenue, pourtant. À gauche, c'était Le balcon de Manet. Berthe Morisot jouait l'ingénue. Tout près, la jeune violoniste Fanny Claus hésitait à tirer sa chaise. Antoine Guillemet, le peintre, se tenait en retrait, une main sur le revers de son veston. Plus loin, c'était Majas au balcon de Goya avec les ombres qui se faufilaient derrière la mère et la fille maquillées outrageusement.

J'ai mal dormi cette nuit-là, n'ai rien fait de ma journée, attendant l'appel du trombone. Deux violoncellistes se sont joints à la musicienne, trois violons et deux altos. Avec un chœur de trois sopranos et deux basses. La rue bourdonnait, les gens se saluaient, plaisantaient. Des femmes pâles à la Modigliani hochaient la tête devant mes envolées. Les fleurs de géraniums penchaient vers Juliette, toujours invisible.

Nous nous débattions dans les affres de Shakespeare. Des voix s'échappaient des maisons. Les rires de frère Laurent, de Mercutio et Stephano. De Tybalt et de tous les autres.

Ô joie infinie et suprême.

De mourir avec toi!

Viens! un baiser! Je t'aime!

La voix cassée de Juliette, tremblante, étouffée par un sanglot, ses mains agrippées au rideau. Une fleur de mon géranium s'est détachée. Comme une larme. Je m'accrochai à la rambarde, le souffle coupé, arrivant mal à me tenir debout. J'avais la respiration sifflante et le soleil m'étourdissait.

Les gens se sont levés.

C'était l'ovation. Le rideau de tulle s'est écarté sur les yeux de Juliette. Son regard, un seul, comme un coup de poignard. Et ce fut une pluie de fleurs de géraniums avenue Albani. On aurait dit des oiseaux aux ailes de sang. J'étais en sueur, secoué de frissons, la gorge en feu, étourdi, avec des bourdonnements dans les oreilles.

J'ai appelé le 911.

Catégorie adulte

Premier prix

Du monde au balcon

Sébastien Gagnon

Je jette une œillade du côté de Francis. Il est drôle, à observer dans ses petites Bushnell une femme qui se dénude en dansant sur scène. Il a le sourire aux lèvres. Je cherche un filet de bave. Je me demande à quoi il pense. Si même il arrive à penser, vu que la poitrine dévoilée d'une femme, la mienne comprise, le plonge habituellement dans une stupeur ébahie. En temps normal, les jumelles nous servent à espionner des oiseaux dans la cour. Des geais bleus et des pics-bois qui viennent manger du beurre de peanut inséré dans un rondin percé de trous et suspendu à un arbre qui se meurt. Les branches sèches du haut servent de vigie à un colibri pirate durant les beaux mois. Il se peut que Francis se serve parfois des binoculaires pour épier quelque voisine, mais j'en doute. Mon déshabillage du soir, avant le sommeil, semble combler ses besoins de voyeurisme depuis les onze dernières années. Je la vois dans ses yeux, cette flamme qui ne fléchit pas et qui retarde ma décision depuis près de trois ans. Ce contentement de m'avoir près de lui, à alimenter un feu qui ne me réchauffe plus les extrémités. Qui donc pourra encore me regarder de cette manière? Je ne suis plus toute jeune. Mais ce n'est pas suffisant. Son amour me touche, mais ne rebondit plus. Il me traverse la peau et se fracasse sur mon plexus solaire, et l'écho meurt en moi, ne revient plus vers Francis. Il doit être sourd pour ne pas s'en rendre compte. Je vérifie, pour la forme.

— Y'a du monde au balcon, hein!, je lui murmure.

Son sourire assure que la chose lui importe peu, puisque les seins imposants de la Salomé ne sont pas les miens. Ça me brise le cœur, il ne s'en rend pas compte et me tend les jumelles.

— Tu veux regarder?

— Gâte-toi, voyons! Profite du spectacle.

— Je vais enfin pouvoir dire aux gars que je suis allé aux danseuses!

Et il se replace les yeux en face des trous, tout content. Mon Dieu! Quand il en aimera une autre, cette femme ne croira pas sa chance. Si j'avais pris les jumelles, elles se seraient embuées à cause de mes yeux humides.

Sur scène, la soprano dramatique se jette à genoux, rendue au bout de ses tissus et de la fameuse danse des sept voiles. Un moment de l'opéra qui divise les chanteuses en deux catégories : celles qui se dénudent au complet et les autres, qui ne le font qu'à moitié. Nous sommes au troisième balcon du Semperoper de Dresde, et je ne saisis rien de ce qui se passe devant moi. Pourquoi Salomé est-elle à poil? Strauss aurait-il manqué d'imagination? Pauvre Salomé. Pauvre de nous.

Depuis le début du voyage, je sais que ce sera notre dernier ensemble. Au retour, j'annoncerai à Francis que c'est terminé. Que je ne peux plus continuer. Alors il deviendra le Staatsoper Dresden. Ce premier incendie le ravagera. Puis, il lui faudra se reconstruire afin d'annoncer notre séparation aux enfants. Cette fois, ce sera les bombardements. 300 000 questions suivies de 350 000 larmes qui finiront de le démolir, comme les 650 000 bombes qui ont dévasté le Semper et le reste de la ville, en 1945. Il finira par aller mieux. Mais il y aura des inondations et des débordements, et la malédiction de ce majestueux bâtiment perdurera à travers cet homme calme et adorable. Que je n'aime plus. Je suis l'Elbe et les bombes incendiaires. Nous n'y sommes pour rien.

Il y a une huitaine d'années, on est parti du Lac vers Montréal pour aller à l'Opéra. On cherchait un prétexte pour s'habiller chic. Francis était tanné de ses Big Bill et de me voir en habit d'infirmière, ce qui étonnait au plus haut point ses amis. On a mis le paquet. Bon restaurant, grand Hôtel et romantisme allemand. Wagner. Francis avait son chapeau et j'avais des gants et une étole en fourrure de chez Bilodeau sur mon manteau. Une soirée d'ivresse et de folie.

Nous n'en sommes plus là. Ce soir, lorsqu'on passe sous Dionysos, perché sur le toit du Staatsoper, il nous ignore délibérément. Il doit avoir compris que c'est fini, en ce qui nous concerne, la démesure et l'excès.

— On va boire une Radeberger ou on va se coucher?, demande Francis, avec la réponse inscrite dans le vicieux de ses yeux.

Il a envie de faire l'amour. Moi aussi, mais ce sera la dernière fois. Il me dira qu'il m'aime en s'endormant, et je lui ferai mes adieux en silence et en restant éveillée.

Je m'extirpe de la tristesse par cet humour désensibilisé d'infirmière à l'urgence.

— C'est la poitrine de Salomé qui t'a donné des envies?

— Tu vas rire, il me répond, mais tout le long, j'arrêtais pas de me fredonner du Renaud.

— Du Renaud? C'est quoi le rapport?

— Tu sais, la chanson, Tu vas au bal?

— Mouais… mais encore.

— Je sais pas, les deux gars qui se demandent s'ils vont au bal, et les deux n'y vont pas, et ils finissent par se dire que, de toute façon, c'était un bal con.

— Ha! Ha! C'est toi qui es con!

Ce sont des mots affectueux. Je les ai maintes fois prononcés avec amour; il les a chaque fois reçus comme tels. Ce soir, ils m'aident à finir cette romance usée comme des plaquettes de frein sans tomber à genoux telle une soprano dramatique, en larmes et au bout de sa tessiture. Le feu gronde, les bombardiers volent dans la nuit, et les eaux s'apprêtent à déborder. La vie de couple est un opéra domestique, et nous sommes aux premières loges pour assister à notre propre destruction. Et entreprendre notre reconstruction. Chacun de notre bord.

Deuxième prix

Métempsychose

Annie-Claude Boily

Ryanek se souvint tout à coup. Cette ville est Netvozvrata, capitale martienne. Je suis agent d'intervention de première ligne, songea-t-il. Je vais mourir.

Il sentit la maladie se crisper dans son corps. Elle cherchait à s'échapper de lui. Il combattit. Les battements de son cœur s'accélérèrent. Il eut des sueurs froides, s'étouffa, s'écrasa les doigts en travers de la porte en tentant de passer dans l'autre pièce, paniqué.

Les appartements martiens n'étaient pas bien grands. Pendant longtemps, les martiens avaient vécu dans des habs à demi enfouis, vestiges de la colonisation, ou dans des villes closes, dans des murs gigantesques, sans balcons, sans fenêtres. Les rez-de-chaussée étaient des soubassements lorsqu'ils n'étaient pas des sous-sols. Le ciel avait la même couleur que la terre.

Les hauteurs appartenaient à la nature. Les humains avaient dû faire face au vent et au froid, à cette atmosphère irrespirable. À cette hostilité. Peut-être que la maladie venait d'elle, au bout du compte. Pour enrayer les fourmis qui grouillaient en son sein avec l'ambition de s'élever plus haut qu'elle.

Rien n'était venu d'un coup. Cela faisait des jours que la pesanteur de la mort grandissait en son sein. Il se souvenait qu'au début, il mettait du temps à se réveiller, rien de mal, de ses mains qui s'engourdissaient et se bloquaient dans ses tasses de nootrope. Puis, ç'avait été le reste de son corps, dans toutes ses extrémités. Le chatouillement avait poussé derrière ses ongles. Sa conscience comme ses habitudes s'étaient infectées.

Il se perdait dans les murmures des spores se creusant un chemin à travers ses muscles, tissant leur filet au creux de sa chair, transformant sa volonté. La maladie regardait à travers lui comme à travers une fenêtre. Assise à sa périphérie, il la sentait spectatrice, le regard posé à la rambarde de ses yeux, alors que sa conscience se braquait comme le dernier garde-fou avant la contamination totale, attendant il ne savait quelle ouverture, quelle brèche. Il la sentait fouiller à travers lui. Elle voulait sortir, il refusait.

Dans une seconde de clarté, il comprit qu'il n'était plus chez lui.

Les souvenirs revenaient de moins en moins. Comme tout le monde était malade ou épuisé, il faisait du temps supplémentaire. Avec Kovalenko, le soir de l'infection, il répondait à un appel routinier. Les agents de première ligne se contentaient de survivre à travers les restes de l'épidémie de métempsychose qui avait ravagé la population martienne et terrienne, probablement, puisque personne n'en avait jamais plus eu de nouvelles. Tout ce qu'ils savaient, c'est que ça venait des lignes, des radiations de la nouvelle-énergie et des tours haute-tension. Les spores invisibles. Ils ne portaient plus de combinaisons de protection depuis longtemps, se contentant des visières. De toute façon, c'est ailleurs que la maladie se répandait.

— Au moins, avec la thérapie par injection, on pourra passer à autre chose, avait-il commenté dans son souvenir à Kovalenko, alors qu'ils prenaient l'ascenseur vers le cinquième étage d'un bloc d'habitations monolithiques de la vieille-ville.

Kovalenko avait haussé les épaules et frappé à la porte.

— Vérification de contrôle. Ici l'agent Ryanek. Ouvrez, monsieur. (Il avait marqué une pause.) Êtes-vous en sécurité?

Pas de réponse. Il avait tassé Kovalenko, et ils étaient entrés dans l'appartement. De toute façon, ce n'était pas fermé. Ceux qui se faisaient contaminer par la maladie se hissaient, se tapissaient, à

moitié fous, attendaient, incapables de n'y rien changer, comme possédés, pour se laisser mourir et répandre d'autres spores. Cela prenait des jours, voire des semaines avant de voir la maladie. Et encore, on ne voyait l'ectoplasme qu'à travers les verres de Morhange, quand la maladie avait fructifié. Pour celui-là, au stade où il en était, il aurait fallu arriver la semaine dernière. Ryanek aurait dû attendre le déplacement des agents sanitaires, mais il finissait dans une heure et espérait un miracle, comme pour les dizaines d'interventions précédentes.

Ryanek avait aperçu l'ectoplasme qui foisonnait comme une émanation épaisse et charnue dans l'appartement avant de le voir, lui. Lové dans un coin de la chambre, l'ectoplasme sortait par les trous du nez du cadavre, ainsi que de sa bouche, qu'il avait grande ouverte. La maladie l'avait emporté. S'il n'avait pas eu de visière, il n'aurait aperçu que cette expression grotesque et la peau couverte de duvet blanc. Cela faisait des mois qu'il n'avait aperçu un stade si avancé.

Cela faisait des mois, ou des semaines, Ryanek n'en avait plus aucune idée. Ses souvenirs suivaient un fil ténu. Ses mouvements furent de plus en plus faux, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. C'était la faute de la maladie. Son attention était rivée autre part à le tenir en vie. Une seule impulsion la possédait : celle de sauter de l'autre côté de cette fenêtre.

Il se traîna vers son lit défait, laissant une traînée crasseuse parmi les dizaines de traînées laissées les jours précédents. La cuisine était propre. Il n'avait plus mangé depuis la semaine dernière. Même le nootrope ne chassait plus cette impression de ne plus s'appartenir, mais il avait trop peur pour y penser.

Le lendemain il se réveilla, mais n'arriva pas à se lever. C'est la maladie qui le fit. Du duvet blanchâtre se mit à pousser aux coins de ses yeux et sous ses ongles. Ryanek n'était plus Ryanek. La maladie ne voulait pas être soignée. C'était bête, de mourir juste avant de recevoir la thérapie.

Installée au bord du vide, la maladie avait peur. Les spores grandissaient dans le noir, unis dans ce corps étranger pire que le néant. Son attention était rivée vers les puits de lumière qui la nourrissaient. Elle cherchait un autre corps à travers ce qu'elle ne comprenait pas, terrifiée par les émotions qui la contaminaient, réfugiée dans son balcon de chair, consciente qu'il lui fallait mourir pour continuer à vivre.

Troisième prix

L'écho des lames de fond

Sandy Sasseville

Les bourrasques soulevaient les boucles de mes cheveux. Les yeux fermés, je tenais la balustrade à deux mains. Mes jointures blanches, mes joues rosies par le vent emportant aussi mon esprit. Mes habits fouettant la cadence, le ressac en contrebas tambourinant, mon cœur s'emportant.

Chaque fois que j'avais aperçu un grain de sable à l'horizon, chaque fois que les rumeurs au village s'emballaient, chaque fois qu'un pressentiment m'envahissait, j'avais enfilé mon manteau, parcouru notre demeure. J'étais sortie par la galerie donnant dans notre chambre à coucher et j'avais gravi l'escalier extérieur pour atteindre ce balcon. Le balcon de la veuve. Surplombant notre demeure ancestrale, cette courte terrasse entourée de garde-corps donnait un panorama à perte de vue sur l'océan qui s'élevait devant nous. Tu m'avais expliqué que cet endroit devait son nom aux veuves éplorées qui avaient attendu éperdument leur mari sur des toits comme celui-ci. Je refusais obstinément d'en faire partie.

Des mois que ton navire était parti en mer. Au fil du temps qui passait, mon cercle social s'était réduit à néant. La solitude qui avait envahi mon cœur me pesait. Je hantais les couloirs de notre vaste maison silencieuse.

Je passais mes nuits à rêver de toi, je me languissais de pouvoir toucher ton corps à nouveau. Parfois seule, étendue dans notre lit, je sentais ton souffle dans mon cou, ta barbe sur ma peau, tes mains parcourant mon corps. Ces souvenirs m'exhalaient ardemment, je me caressais en rêvant de toi, plongée dans ces

torrents de réminiscences. Ta présence me semblait presque réelle.

Et chaque aurore qui s'immisçait dans notre chambre, de sa lueur spectrale, me ramenait dans ce monde maussade et ténébreux. La vue de ton oreiller vide se remettait aussitôt à gruger mon âme de tourmentes.

L'attente avait fait de moi un spectre. Je n'arrivais plus à réchauffer l'intérieur de mon cœur, et guère plus celui de notre demeure. Je n'osais plus arpenter nos terres comme nous le faisions. Les pentes abruptes et les falaises déchirées me semblaient maintenant hostiles. Les vents et les marées s'arrachaient et dévoraient les entrailles de notre péninsule à vif. La maison de tes ancêtres, bien ancrée sur ce roc, qui me paraissait auparavant défier d'un œil hautain les lames qui se brisaient sur les parois rocheuses, m'était apparue s'être transformée en une ombre s'élevant en promontoire d'un précipice informe, telle une gencive édentée dans une mâchoire de lépreux.

Se ressaisir. Je devais me ressaisir. Ton voyage en mer allait finir. Tu me reviendrais, j'en étais certaine, je devais m'en convaincre. Je savais en t'épousant que nous aurions à être séparés quelque temps lors de tes voyages. Je croyais par contre avoir des enfants auprès de moi. Nos efforts infructueux pour créer une vie m'ont tordu le cœur. Je voyais aussi la déception au creux de ton regard. Mais l'amour que j'éprouvais pour toi était si viscéral que peu m'importait tant que je t'avais, toi.

Me raccrocher. Le vent fouettait mon visage, le fracas des vagues m'hypnotisait. Les mains toujours agrippées à la rambarde, mon regard se perdait dans le vide. J'étais lasse de cette vacuité qui meublait mes jours. Je n'en pouvais plus de cet abysse qui m'enveloppait sournoisement de plus en plus.

Songer. Que devrais-je faire? Ce néant qui emplissait à présent notre demeure, mon être, mes viscères. La dernière étincelle d'espoir se tordait faiblement en moi. Et toi.

Réfléchir. Toi, l'attente, l'espoir et le supplice de mon isolement. Toi, ton retour, mon cœur en flammes, mes larmes de joie à la vue de ton navire.

Me concentrer. Mes yeux cherchant l'abime de ton regard, les tiens m'évitant. Ma main voulant la tienne, ma bouche espérant ton souffle. Ton dédain. Ma fuite, mon manteau, notre chambre, l'escalier, le balcon et toi à ma suite.

Penser. Les gouttes de pluie coulaient sur ma peau, mes boucles collaient à mon manteau, mes yeux scrutant le gouffre s'ouvrant devant moi, penchée sur la balustrade. Tes excuses, ton aveu, mon cœur brisé, mon âme détruite, ma froideur, ma folie, la fin.

Analyser. C'est en quittant le balcon, ce soir-là, que je me dis que je n'y mettrais plus les pieds. Les heures passées là-haut, dans l'attente d'un homme dont j'étais éperdument amoureuse, avaient été vaines. Il était bien revenu de la mer, mais je me retrouvais tout de même veuve. Dans l'élan de ma colère, il avait basculé au-delà du parapet.

Agir. Un dernier regard sur ce beau visage, un dernier baiser sur ses lèvres refroidissant et une dernière poussée vers l'écho des lames de fond. C'était la place idéale pour son dernier repos, dans un endroit aussi froid et aussi sombre que mon cœur trahit.

Catégorie jeune adulte

Premier prix

Roseline

Johanie Bilodeau

Tout tourne autour de moi. Le vent siffle. Les arbres secouent leurs corps défeuillés et les anges prient. Le sol et le ciel fusionnent pour m'aspirer. Partout, du gris. Dans toutes ses déclinaisons. Grège, ambré. De l'ardoise jusqu'au cendré qui heurte les poumons. Les miens sont possédés. Ils aspirent l'air par grandes, gigantesques, gargantuesques goulées. Rien n'y fait. Mes poumons repoussent ce fluide à deux mains comme s'ils ne savaient plus qu'en faire une fois inhalé.

Dans mon ventre, une masse m'oppresse. L'angoisse. De la forme d'une gourgane, d'un avocat, d'un pamplemousse. En dedans de moi, l'embryon s'accroche. Bientôt, il deviendra fœtus, puis bébé, enfant, adulte, humain qui hurle pour se faire entendre. Ce corps pas encore arrondi me déséquilibre. D'ici peu, les branches gèleraient, les bourgeons croîtraient et ma peau s'étirerait. Mon épiderme s'ankyloserait, se gonflerait vertigineusement en un ballon impossible à faire éclater malgré les dents, les ongles, les aiguilles et les lames.

Tout en haut, ou en bas, quelque part dans le tourbillon, son regard me couve. Elle m'observe. Silencieuse et la bouche pleine de sagesse. Ma grand-mère a son air de celle qui en a vu d'autres. Elle sait. Je n'ai pourtant rien dit, mais elle sait. Je le devine dans la lueur qui teinte ses pupilles. C'est qu'elle est tout en déchirure, ma grand-mère. Rafistolée par une vie qui ne l'a pas épargnée. Elle perçoit la porcelaine cassée avant même qu'elle ne se fracasse.

Quand j'ouvre la bouche, je pressens que mes mots seront laids. Je voudrais les prononcer avec douceur, mais je n'y parviens pas. Je voudrais être maternelle, veloutée et moelleuse. Que mes mots s'échappent tout en ouate. Au lieu de quoi ils fusent, arides.

— J'ai un enfant à jeter.

Rien chez ma grand-mère ne remue. Pas le moindre poil ni le moindre pli. Son regard me drape comme un voile. Il me fait prisonnière. Je suis sur le balcon à sa place et, elle, sur ses jambes affaiblies, tout en bas. Sa tête est renversée vers l'arrière.

— Un autre?

Je fixe mon aïeule. La ligne de ma bouche est mince, mes joues sont anxieuses, mes dents s'éliment.

— Oui. Roseline.

— Tu as donné un nom à l'enfant que tu veux jeter?

Mécaniquement, je hoche la tête de haut en bas. Mon geste est impatient, effrayé, près du précipice. Ma grand-mère m'examine. Elle analyse mes crispations, soupèse mon désarroi. Son regard réchauffe chaque parcelle de mon âme avec son humanité. Quand elle ouvre la bouche, son souffle vole dans ma direction.

— Les autres avaient-ils un prénom?

Derrière elle, des enfants m'observent. Ils se tiennent par la main, à la queue leu leu, la tête basculée pour me contempler. Ma lèvre inférieure frémit. Chacun a l'âge qu'il aurait si je ne l'avais pas jeté. L'un est en salopette, l'autre porte de jolis collants blancs sous sa jupe violette et un autre encore baigne dans sa couche. Leur peau est soyeuse. Leurs visages pleins de douceur. Ils ont les yeux curieux, mais étrangement neutres. Soumis. À un choix qui n'a pas été le leur ni le mien.

Je ne les voulais pas en moi. Je ne les désirais ni en dedans ni en dehors. Jamais. J'aspirais à la volupté, aux corps qui s'emballent, qui s'échauffent, qui se brûlent, enfiévrés. J'aspirais au vice sans conséquence, à la jouissance dans des ciels qu'on ne compte plus. Je ne voulais pas de leurs bouilles affectueuses ni de leurs lippes qui tremblotent ou de leurs menottes qui cherchent à agripper mes doigts fuyants. Alors je les ai abandonnés. Dans ces pièces froides, bleues, métalliques, entre les mains gantées qui les ont extirpés de mon corps. La lumière glaciale m'avait fait détourner les yeux. Les gants s'étaient marbrés. Ma vision s'était brouillée et on m'avait recommandé pour la énième fois de prendre ce comprimé quotidien qui pouvait tout régler.

Je frémis, balayant ma culpabilité d'un battement de cils.

— Ils me hantent. Ne les vois-tu pas?

Le monde bascule à nouveau et la neige mord mes pieds. Ma grand-mère se berce sur le balcon et, sur la balustrade, ils patientent, le regard perçant et l'expression lointaine. Sur ma peau, mille frissons circulent. Ils se précèdent et se succèdent, marchent au pas comme des soldats. Mon aïeule sourit. Et, dans mon corps, une nouvelle décharge de frissons déferle.

Ma grand-mère a perdu le souffle. Je le perçois à sa façon de maintenir ses yeux écarquillés et sa bouche entrouverte. J'ouvre la mienne quand je distingue sa peau qui rougit, bleuit. Dans mon ventre, la masse s'alourdit. Je baisse les yeux et j'ai un poupon dans les bras. Rouge de vie. Je cligne des yeux et il crie. Mes mains sont soudain pleines de pouces. Je ne sais qu'en faire, d'elles et de Roseline. Je pianote sur les fesses du nourrisson pour le faire taire en relevant des yeux désespérés vers ma grand-mère.

— Aide-moi!

Mais ma grand-mère s'est effacée. Autour d'elle, les petits fantômes sont penchés. Leurs fesses pointent vers le ciel. D'en bas, je ne vois rien. Que le vide. L'absence et l'impuissance.

Entre la petite qui grossit et mon aïeule qui se flétrit, mon cœur bascule.

Au septième étage de l'hôpital de Chicoutimi, mon ventre est vide. Mes ongles sont rongés et ma bouche, tordue. Du coin de l'œil, je distingue Roseline qui se balance sur les pattes arrière d'une chaise. Elle a rejoint les autres. Elle est trop petite pour que ses pieds effleurent le sol. Les enfants plus âgés la narguent en tirant sur le dossier. Elle finira par choir.

Je détourne la tête pour les effacer de mon champ de vision. En vain. Je les sens. Je les ressens. Leur silence m'oppresse et leur jeu décuple mon angoisse. La chaise se fracasse sur le plancher. J'écrase ma tête dans mon cou pour taire le bruit mat que fera Roseline en s'affalant sur le sol. Je ne veux entendre ni ses cris, ni ses pleurs, ni son corps qui s'écrase contre le carrelage.

En psychiatrie, quand je raconte que j'ai tué ma grand-mère, on me caresse les cheveux et on m'endort de chuts qui s'étirent. On me gave de nourriture autant que de comprimés. On tente d'embrouiller mes illusions. Rien n'y fait. Les enfants diaphanes continuent à m'observer une fois lassés de leur jeu. Plus ils me fixent, plus mes certitudes se cramponnent.

— C'est le prénom, expliquai-je.

J'ai les yeux égarés, coupables. Ma tête bascule de haut en bas avec insistance.

— Le prénom?

— Roseline, c'était son nom à elle.

Je fixe le pli qui se creuse entre les deux sourcils.
— C'est comme ça que je l'ai tuée.

Les sourcils sont à un poil de s'unir. Les pupilles m'examinent, me scrutent, m'épient.

— Ta grand-mère a fait un infarctus. Tu ne l'as pas tuée.

J'insiste, je certifie, puis je me tais. J'avale le comprimé qu'on me refile. Par-delà le verre, j'observe la vieille Roseline, diaphane, relever la petite en tapotant sa robe pour la dépoussiérer.

Deuxième prix

Bleu

Mélissa Savoie-Soulières

Le vent pousse les rideaux. Faudrait que Gerry arrange ça. Maudit courant d'air.
Il retarde tout le temps les travaux dans maison.
Y'a une madame qui rentre. Voyons. J't'en jaquette, moi, là. Pas coiffée.
Elle fait comme chez eux. Elle coupe des feuilles séchées sur le bord du balcon.
Mes belles fleurs bleues. Pas d'affaire à toucher à ça. Baptême!
Je bougerai pas. Elle va partir.
Elle lave ma toilette? Eille! Tu vas voir que tu laveras pas la toilette de Gertrude Thibodeau, certain!
Franchement. J'ai ma fierté.
Gerry. Gerry! Gerry Simard! Icitte!

Une bonne Gauloise.
Avec un café, y'a rien de meilleur. Se remplir les poumons de boucane.
Se rentrer les doigts pour les pogner une à une dans le paquet bleu.
Gerry aimait ça aussi. 60 ans à se boucaner la face l'un pis l'autre.
Y'en est mort. Cancer du poumon. « Cancer de la bleue », qu'il disait. Y'aura fumé jusqu'au boutte!
Je ris. Pis pas.
J'en braille un coup. Je voudrais ben que ma mère vienne me bercer.
Elle vient pas. Je m'ennuie, maman.

Je me réveille. Comment ça? Je dors jusqu'à 1 heure de l'après-midi? C'est pas dans mes habitudes!
Gerry? T'es où, Gerry? Il répond pas quand je l'appelle.

J'ai mal dans les reins, le bas du dos. Je vais appeler ma mère voir.
Ç'a toujours de bons trucs, les mères. Après, j'irai voir le docteur.

Je suis correcte là icitte. Les garde-malades sont fines. Mais j'aime mieux le docteur.
Il vient me voir dehors, des fois.
Ce petit boutte-là de balcon, c'est chez nous.
J't'en CSHDLD. DCHSLD. Comprends-tu?
La place où qu'on meurt, nous autres, les vieux, les pas aimés. Ceux qu'on veut même pas laver.

Je sais ben pas est où la petite. Fait une coupe de soirs qu'à vient pas coucher.
Les enfants, j'te dis, ça déchire une fois. Pis après ça, ça déchire toute notre vie.
Une chance, j'en ai eu rien qu'une. C'est de l'ouvrage. Les devoirs, le ménage…
Je sais pas à quelle heure elle revient… Mais en tout cas, rien que pour elle, je garde le frigidaire plein!
Gloutonne comme pas deux, la petite maudite.

J'ai toujours partagé. Même ma misère de CHSLD.
Avant, je la partageais avec Gerry, mon petit mari. Je t'ai-tu dit?
Une chance qu'y avait de beaux yeux. Bleus.
Mais là, Gerry, il est parti. C'est ça qu'on m'a dit.
Pis tout ce qui me reste c'est ce boutte-là.
Parce que les autres bouttes, je m'en souviens pas.
Je m'occupe de mes fleurs. Sont bleues.
Bleu cancer. Bleu jaquette d'hôpital. Bleu yeux de Gerry.

Police bleue. Larmes bleues. Civière bleue. Peur bleue.
Encore des fleurs bleues. Toujours plus de fleurs bleues.
Robes et vestons noirs.
C'est la fin de l'histoire.

Troisième prix

L'inconnue du balcon

Emma Guérin

C'était dans la plus grande disharmonie que la masse prenait place, les fessiers d'opulence drapés s'effondrant sur le velours épais, s'enfonçant dans la mousse des bancs. Formant d'abord une foule éparse, qui s'emplissait peu à peu de gens de plus en plus pressés, les spectateurs feuilletaient bruyamment le programme de la saison, s'extasiant d'un prochain musicien, critiquant le suivant. Un concert d'excuses retentissait à chaque passage dans une rangée, suivi des bruissements réprobateurs de ceux qui avaient dû se lever. Somme toute, dans l'immensité du théâtre, une chorale de bourdonnements indistincts se formait peu à peu, chargeant l'air de l'excitation toute particulière des avant-spectacles. Le crescendo de l'enthousiasme s'exerçait chaque fois que l'aiguille frappait sa marque, jusqu'à ce que le rideau bleu se retire, le bruit de son glissement caractéristique suffisant à faire taire la foule d'un coup.

Bienvenues, applaudissements, spectacle.

L'orchestre, qui s'était fait discret jusque-là, s'éleva lentement en une féerie de mélodies traînantes, mêlant cuivres et cordes en une langueur douloureuse, une grisante souffrance. Les regards courtisés par la seule silhouette sur scène, ils ne pouvaient s'en détacher.

La Splendeur de l'instant. La récente sensation, dont on vantait la voix céleste partout où l'encre pouvait marquer le papier. Son portrait dans les journaux, les compliments dans les rumeurs et l'appréciation des gens sortant du grand théâtre. D'inconnue à étoile, du jour au lendemain devenue merveille, les salles étaient pleines, sa carrière s'élançait. Sa voix de même.

Transcendant la musique même, la faisant apparaître comme reflet morne auprès du chatoiement diapré qu'exprimaient ses notes, elle roucoulait un envoûtement collectif que pas une oreille n'ignorait. Sa figure relevée vers une haute instance que seule elle percevait, l'émotion de profondeur qu'elle exprimait trompait les spectateurs à ses pieds, puisqu'à travers l'aveuglement des rayonnements, ses prunelles cherchaient, cherchaient le fantôme des balcons. Cette entité presque immatérielle, presque toujours identique, une vieille dame au canotier blanc, immobile, quasi irréelle, pourtant bien là, ponctuelle. Elle assistait à chaque représentation avec la patience des rivières pour arrondir les pierres. Ses mains gantées croisées sur ses genoux, ses ondes argentées frôlant ses joues, le visage caché d'un ombrage flou. Toujours au même siège. Elle était devenue le roc de la Splendeur, dont la vision ne pouvait qu'être irrémédiablement attirée dans sa direction depuis le début de ses apparitions ininterrompues. Mais son identité demeurait inconnue.

Elle avait présumé une critique pincée, reconnaissant le talent à la répétition de ses démonstrations, puis une adversaire guindée, n'assistant au spectacle que pour le déprécier, enfin la menace d'un plus sombre dessein, qui pendait comme une épée de Damoclès pour couper court à sa popularité.

Et voilà qu'elle était encore là, marbre ignorant la vibration de son art, la toisant sans qu'elle ne puisse le lui rendre. Plusieurs fois, elle l'avait fait remarquer aux musiciens, qui haussaient les épaules sous l'ignorance. Et si cette dame était donatrice? Elle pouvait admirer le résultat de son investissement tant que son envie le lui dictait. Peut-être même était-elle une artiste qui écrivait en laissant la noblesse des chansons guider sa plume, revenant épier sa source dans la plus grande des admirations, sans savoir que son assistance causait un tel bouleversement.

Pourtant, il y avait quelque chose d'augural dans le maintien de l'aînée, dans son silence et ses applaudissements polis, un magnétisme énigmatique.

Ce soir, elle chantait pour elle. Donnant à son timbre une sincérité abyssale qu'elle projetait dans la hauteur des balcons, séduisant l'ensemble, le dirigeant vers la solitaire. Dans l'imprécis de sa position, elle la découvrit lentement s'avancer, son intérêt capté. Sa poésie lyrique surpassait celles-là mêmes qui l'avaient fait monter sur cette scène, qui avaient lancé son nom et l'avaient transformée en devise d'excellence. Sa prestation surpassait ses précédentes, permettant le doute de n'être jamais égalée, jusqu'à se faner dans le silence de la fin, ayant allumé des centaines d'étincelles en ceux qui écoutaient.

Le théâtre entier se leva debout, bouillonnant de ravissement, les claquements plus frénétiques que bienséants. Plongée dans l'émerveillement de son public, la Splendeur ne put que s'incliner pour lui, relevant à nouveau sa fierté vers son inconnue qui s'était levée pour applaudir, elle aussi. Graduellement, l'enveloppe bleue se referma devant elle, la laissant pantelante dans l'exaltation du moment.

Elle devait savoir qui c'était, partager avec elle sa discrète influence sur sa performance.

Sourde aux félicitations des collègues d'arrière-scène, elle releva la jupe de sa robe et s'élança en courant.

La salle se confondait dans les bruits de son appréciation, un bourdonnement commun de fascination. Les promesses d'un bouche-à-oreille approbateur, qui ramassait bourses et chapeaux, résonnaient aussi fort que le chant du spectacle.

La foule se condensait, torrent infranchissable, se déversant vers la sortie, ponctuée des voix de félicitations qui remarquaient l'étoile à contre-courant. Lorsque, la chute remontée, la chanteuse atteignit l'entrée de la section haute, elle ne trouva que masse d'inconnus en discussion et un banc vide là où avait été la dame au canotier.

Pas un signe de l'entité, évaporée avec le reste des premiers sortants.

Dans le silence, elle voulut embrasser sa vision, prenant sa place déjà froide.

Elle croisa ses mains sur ses genoux, ses courts cheveux sombres frôlant ses joues.